

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

# **BIBLIOTHÈQUE**

*En Miniature.*

---

**PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,**  
Rue d'Erfurth, n° 1, près l'Abbaye.

# OEUVRES

CROISIÉS

# DE PARNY.



TOME TROISIÈME.



PARIS,

CHEZ LEMOINE, LIBRAIRE,

Palais-Royal, à côté de l'ancienne Bourse.

1826



---

## NOTICE SUR PARNY.

---

**EVARISTE-DÉSIRÉ DESFORGES**, chevalier DE PARNY, naquit le 6 février 1753. Lui-même a désigné poétiquement le lieu de sa naissance dans son Épître à M. de P. du S., né, comme lui, à l'île de Bourbon :

Nous reçûmes le jour dans ces climats brûlans  
Où deux fois le soleil repassant sur nos têtes,  
Féconde la nature, et fixe dans nos champs  
Ce printemps éternel chanté par les poètes.

Il vint en France à l'âge de neuf ans, et fit au collège de Rennes de brillantes études, qui toutefois ne lui laissèrent que des souvenirs peu agréables, qu'il a consignés dans la même épître :

Transplantés tous les deux sur les bords de la France,  
Le hasard nous unit dans un de ces cachots  
Où, la fêrule en main, des enfleurs de mots  
Nous montrent comme on parle et jamais comme on pense.  
Arbrisseaux étrangers, peu connus dans ces lieux,  
S'il nous fallut souffrir la commune culture,  
Des mains qui nous soignaient les secours dangereux  
N'ont pu gâter en nous ce que fit la nature.

Au sortir du collège, son âme ardente se livra tout entière aux idées mystiques; on prétend même qu'il eut le projet de consacrer sa vie à la religion, et de prendre son noviciat parmi les frères de la Trappe. Mais quelques mois de retraite au monastère de Saint-Firmin firent bientôt évanouir sa prétendue vocation religieuse.

Rendu à la société, il embrassa la carrière des armes, et partit pour l'île de Bourbon, où il vit celle qu'il devait aimer, et que ses chants ont immortalisée.

« On sait, dit M. de Labouisse, que les  
» créoles qui habitent cette île riante et  
» fertile sont d'une blancheur, d'une  
» beauté éblouissante. Comme le climat  
» y est très-chaud, les femmes y sont for-  
» mées plus vite, et les passions s'y déve-  
» loppent plus tôt. »

Eléonore B... sortait à peine de l'enfance, mais sa beauté était parfaite. Parny la vit et l'aima. L'amour lui inspira ces vers délicieux, chefs-d'œuvre de grâce et de sentiment, dans lesquels il célébra ses plaisirs et son bonheur. Mais hélas! pourquoi faut-il que les chants d'amour fassent si vite place aux accens du regret! Son bonheur ne fut pas de longue durée: sa maîtresse devint l'épouse d'un autre.

L'issue malheureuse de sa passion le détermina à revenir en France. A son retour, il publia la charmante épître aux insurgens de Boston ; et l'année suivante vit paraître les poésies érotiques, recueil d'abord peu volumineux, qui ne fut complété qu'en 1781, par la publication de cet admirable dernier livre où, séparé sans retour de l'objet de ses vœux, il peint les regrets et la mélancolie de l'amour, et qui seul suffirait pour lui assurer une place dans les premiers rangs de notre littérature.

Un littérateur estimable, Ginguéné, dans une épître adressée à Parny, nous a tracé le tableau de l'afféterie, du persiflage et du jargon qui régnaient alors dans les productions des Pezay, des Cubières et autres imitateurs de Dorat. Parny eut le mérite d'enlever à cette école du mauvais goût, et de rendre à la nature, un poète, né comme lui sous le tropique, le chevalier de Bertin, qui devint son émule et non son rival, comme on le répète trop souvent.

Des affaires de famille le rappelant à l'île de Bourbon, il s'embarqua de nouveau en 1784 ; et bientôt le titre d'aide-de-camp du gouverneur français dans



l'Inde lui fit tourner ses pas vers l'Asie.

Lorsqu'il revint en France, en 1789, Parny n'ayant à perdre, comme il se plaisait à le dire, ni places, ni pensions, ni préjugés, adopta sans peine les principes et les réformes de la révolution, dont les premiers troubles venaient d'éclater.

Dès cette époque, et pendant tout le règne de la terreur, il se tint dans la retraite et l'obscurité. La délicieuse vallée de Feuillancour, entre Saint-Germain et Marly, lui offrit un sûr asile, où il attendit le retour de la tranquillité, sans rechercher, comme tant d'autres, des honneurs qui auraient compromis son indépendance et son repos. Une loyauté honorable pour sa mémoire, mais dont les amis des lettres ne sauraient s'applaudir, lui fit sacrifier, dans ces temps d'anarchie, un poème qu'il avait composé sur les amours des reines et régentes de France. Craignant qu'une de ces visites domiciliaires, si fréquentes alors, ne rendit possesseurs de son ouvrage les monstres qui avaient établi leur sanglant despotisme sur les débris de la royauté, et pour qui cette découverte eût été une occasion de porter de nouveaux coups à un pouvoir abattu, il livra le manuscrit aux flammes.

Il sortit enfin de cette obscurité volontaire en 1799, et publia *la Guerre des Dieux anciens et modernes*. « Notre devoir, dit Chénier, est d'écarter avec respect des questions épineuses qui dépassent la littérature, mais il y aurait une insigne malveillance à nier les beautés qui brillent partout dans ce poème : il est soutenu d'un bout à l'autre par le merveilleux, si essentiel à l'épopée, quoi qu'en ait dit Marmontel. Comment n'y pas remarquer une composition originale, le dramatique jeté sans cesse au milieu des récits, l'art d'enchaîner les phrases poétiques, le naturel et pourtant la sévérité des formes dans cette longue suite de vers de dix syllabes, d'autant plus difficiles à bien tourner, qu'ils semblent aisés aux plumes vulgaires ! Comment n'y pas louer surtout cette foule d'heureux détails, les uns sur un ton élevé que n'avait pas encore essayé Parny, les autres plus doux et respirant la mollesse de ces charmantes élégies qui, dans une époque antérieure, avaient fondé si justement sa réputation. » Un juge plus sévère, et, comme de raison, ayant beaucoup moins le droit de l'être que l'auteur du *Tableau de la littérature*, n'a vu dans la *Guerre des*

Dieux qu'une faible copie de la Pucelle de Voltaire. Soit. Mais voici un reproche d'une autre importance, et que nous laisserons à nos lecteurs le soin d'apprécier.

« Quand on songe aux années pendant lesquelles il appliqua son talent et ses méditations à cet ouvrage; quand on songe surtout à l'époque où M. de Parny le publia, on gémit d'avouer que ce poète a scandaleusement démenti cette sensibilité, qui ne fut sans doute le premier ressort de son génie, que parce qu'elle était le fond de son caractère... Qui pourrait se représenter Tibulle, le sensible, le délicat Tibulle, se jouant au milieu des proscriptions, et insultant aux proscrits sur cette même lyre encore toute frémissante des doux sons de l'amour et du nom de Délie (1) ?

Parny, que les assignats avaient ruiné, trouva dans le général Macdonald un ami généreux dont les secours soulagèrent sa détresse. Il accepta peu après un emploi dans l'instruction publique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Beaux-Arts.

(1) N. B. A cette époque notre Aristarque appliquait son talent et ses méditations à la composition de l'Orateur du peuple et à l'Apologie de l'exécration Marat.

En 1803, il remplaça Devaines à l'Institut. Ce fut vers cette époque que le comte Français de Nantes lui donna une sinécure dans les bureaux des droits-réunis.

Porté comme candidat à la place de bibliothécaire des Invalides, Parny vit son nom rayé de la liste par ordre de Napoléon, qui voulait rassurer les esprits sur l'espèce d'indifférence en matière de religion dont il avait fait preuve en Egypte. Loin de chercher à recouvrer la faveur impériale par une de ces palinodies qui étaient alors à la mode, il fit paraître, en 1805, le *Porte-feuille volé*, renfermant le *Paradis perdu*, les *Déguisemens de Vénus*, et les *Galanteries de la Bible*, où son talent brille encore dans tout son éclat. Peu après parurent les *Rose-Croix*, excursion malheureuse dans le genre scandinave, qui n'offre qu'à de longs intervalles quelques fragmens où l'on puisse reconnaître l'auteur d'Isnel et Asléga.

Une maladie cruelle, à laquelle il succomba après de longues souffrances, l'enleva à ses nombreux amis, le 5 décembre 1814, dans la soixante-deuxième année de son âge.

En jetant des fleurs sur sa tombe, un

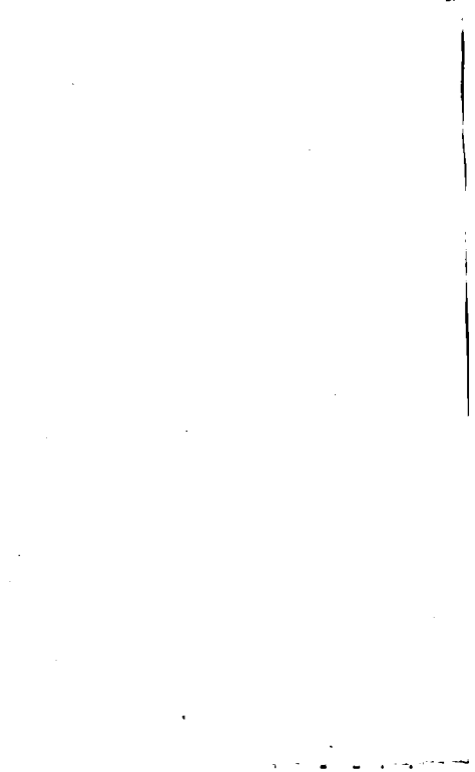
poète, dont le talent très-remarquable n'est pas sans analogie avec celui de Parny, Béranger a vengé sa mémoire des outrages prodigués à sa cendre à peine refroidie.



# **GODDAM!**

**POÈME EN QUATRE CHANTS.**

**FRIMAIRE AN XII.**



.....

# PROLOGUE.

---

SUR L'AIR : *De la Baronne.*

Pour une orange  
L'Angleterre entière est debout.  
Je plains cette imprudence étrange.  
Peut-on faire ainsi son va-tout  
Pour une orange.

La fleur d'orange  
Vous plaît trop, messieurs les Anglais,  
Le plus froid cerveau se dérange,  
Quand on respire avec excès  
La fleur d'orange.

Le jus d'orange  
Pour vos estomacs n'est pas bon.  
Vous l'altérez par le mélange ; ;  
Et le *porter* change en poison  
Le jus d'orange.

Dans une orange  
Les sorciers lisent l'avenir :  
Un devin des rives du Gange  
Vous a vu décroître et finir  
Dans une orange.



D'autres oranges  
Aux maltaises succéderont :  
Bientôt nos guerrières phalanges,  
Sans les compter, vous couvriront  
D'autres oranges.



# GODDAM !

POÈME.

---

## CHANT PREMIER.



Je vais chanter... Non, messieurs, je me trompe ;  
Ce vieux début a pour moi trop de pompe ;  
Je vais siffler, sur un air de Handel,  
Quelques héros de l'antique Angleterre,  
Leur souverain, son audace guerrière,  
Et de ses fils le laurier immortel.

Approchez donc, déesse de mémoire,  
Vous en manquez souvent, et de l'histoire  
En maint endroit le texte est effacé ;  
Mais le présent nous dira le passé.

Vous qui savez qu'un long sommeil paisible  
Rend à l'amour une heureuse vigueur ;  
Et qu'au réveil l'époux le moins sensible  
Des doux desirs retrouve la chaleur,  
Plaignez Harold, surtout plaignez Gizène.  
Ouvrant les yeux, ce roi dit à sa reine :  
« Goddam ! » Tout bas la reine dit au roi :

« Pourquoi jurer ? Il vaudrait mieux. . . — Pourquoi ?  
C'est qu'en jurant la bile s'évapore.

— Vous en avez ? — *Beaucoup ; j'ai mal dormi.*

— Et moi trop bien : il fallait, mon ami. . .

— Guerre aux Français ! guerre mortelle ! — Encore ?  
Et les traités ? — Nous les avons rompus.

— Déjà ? — Trop tard. — *A peine ils sont conclus.*

On va d'impôts écraser le royaume.

— John Bull\* paiera. — Que nous ont fait Guillaume

Et ses Normands ? — Ne sont-ils pas Français ?

— Et nous, monsieur, nous sommes trop Anglais.

Au loin notre or va soudoyer les crimes,

Les vils complots et la rébellion ;

Nos alliés deviennent nos victimes ;

Rien n'est sacré pour notre ambition....

— Je veux les mers ; je les veux sans partage.

— Vous battrez-vous ? — Fi donc ! j'ai du courage,

Mais je suis roi : je compte sur mes fils.

Ils laisseront la taverne et la chasse :

Et je prendrai, si j'en crois leur audace,

Bordeaux, Dijon, Reims, et même Paris.

— Tâchons plutôt de rester où nous sommes.

Guillaume est jeune, intrépide. — Il ne peut

Franchir nos mers. — Il peut tout ce qu'il veut

— J'en conviendrai, ces Français sont des hommes

Expéditifs : point de momens perdus.

— Vous étiez homme aussi. — N'en parlons plus. \*

Après ces mots qu'en bâillant il achève,

Le grand Harold pompeusement se lève,

Signe trois bills, rit avec ses valets,

Et d'une chasse ordonne les apprêts.

Mais Inepton, son chancelier fidèle,

Triste, s'avance. « Eh bien, quelle nouvelle ?

Lui dit le roi. — Sire, un conseil secret

Est convoqué. — Qu'il attende ; je chasse.

\* *Jean Bacuf, le peuple.*

— Il est urgent ; Guillaume vous menace,  
Et d'une attaque il montre le projet ;  
Ses ports sont pleins. — Quel excès d'insolence !  
Vite au Conseil exterminons la France. »

Pâle de peur, et de jactance enflé,  
L'aréopage est déjà rassemblé.  
Environnés de nuages humides,  
Sur lui planaient les Gnomes et Gnomides  
Dont il chérit le pouvoir protecteur,  
L'adroit Robbing \*, Cheat \*\* sa fidèle sœur,  
L'insolent Pride \*\*\*, et Flight \*\*\*\* prompte et légère,  
Souvent utile aux braves d'Angleterre,  
D'autres encor chargés d'emplois divers,  
Et dont les noms fatigueraient mes vers.  
Les fils du roi, Cambrid, Erland, Anslare,  
Tenk et Dolpha, de ce Conseil bizarre  
Sont les Sully : Kior, l'aîné de tous,  
Ambitieux sous un air sage et doux,  
Partit la veille, et rassemble l'armée.  
Sa majesté, de courroux enflammée,  
Entre au Conseil, en s'écriant : « Je veux. . .  
Je ne veux rien ; délibérez, j'écoute. »

ANSLARE.

Vos ennemis vous menacent : chez eux  
Il faut porter le ravage.

LE ROI.

Sans doute.

ANSLARE.

Confiez-moi deux cents vaisseaux.

LE ROI.

Prends-les.

ANSLARE.

J'embarquerai, j'armerai ces Français

\* Vol.

\*\* Fourberie.

\*\*\* Orgueil.

\*\*\*\* Fuite.

## GODDAM!

De leur pays bannis par l'injustice,  
Et que nourrit votre bonté propice.

LE ROI.

Oui; leur aspect fatigue mes sujets.

CAMBRID

A mes talens confiez la milice,

LE ROI.

Va l'inspecter, et que Dieu la bénisse.

TENN.

Sire, il est temps que je sois général.

LE ROI.

Rien de plus juste.

ENLAND.

Et moi, contre-amiral.

LE ROI.

Très-volontiers.

BOLPHA.

Je mérite et demande

Un régiment.

LE ROI.

La faveur n'est pas grande.

INPTON.

Pour acheter les voix du parlement,  
Sire, il faudra deux cent mille guinées.

LE ROI.

C'est trop payer, goddam!

INPTON.

Dans ce moment

Tout renchérit; et les autres années  
Coûteront moins.

LE ROI.

Soit, venons aux Français.

INPTON.

L'heureux Guillaume a de vastes projets.  
Si de l'Irlande il touche le rivage,  
Vous la perdez. Il peut après. . .

LE ROI.

J'enrage.

CHANT I.

9

De l'arrêter trouvez donc le moyen.

ALMOSTHALL.

L'assassinat.

WANDYK.

Moi, j'en propose un autre  
Moins hasardeux, le poison.

LE ROI.

Et le vôtre,

Lord Georgepit ?

GEORGEFIT.

C'est l'incendie.

LE ROI.

Eh bien,

Délibérez encore ; je vous laisse,  
Et veux les mers ; écrivez ce mot-là.  
Messieurs mes fils il faut à la princesse,  
Un prompt hymen : le plus brave l'aura. »

Cette princesse était la jeune Évide,  
Belle, et de plus seul rejeton des rois  
A qui l'Irlande obéit autrefois,  
Et qu'a frappés le poignard homicide.  
Les fils d'Harold sollicitent son choix ;  
Mais de Guillaume elle chérit le frère,  
Le jeune Ernest, et lui promit sa main.  
Vaine promesse ; à Londres prisonnière,  
Le seul Harold réglera son destin.  
Loin d'elle Ernest entraîné par la guerre  
Peut l'oublier : une autre pourra plaire ;  
Et ce penser redouble son ebagrin.  
La bonne Alix, qui soigna son enfance,  
Veut dans son cœur ramener l'espérance :  
« Le ciel est juste, il vous doit son secours.  
Vous le savez ; le roi, trompé toujours,  
A pour ses fils une aveugle tendresse :  
Ils briguent tous votre hymen ; sa faiblesse  
Craindra long-temps de pronocer entre eux.  
La guerre éclate, et Guillaume peut-être  
Bientôt ici pourra parler en maître.

Espérez donc un destin plus heureux. »  
 Guillaume alors préparait sa vengeance.  
 Il réunit l'audace et la prudence.  
 Infatigable, ennemi du repos,  
 Il est partout, et partout sa présence  
 Porte la vie : il presse les travaux ;  
 De ses soldats il fait des matelots ;  
 Son regard seul punit ou récompense,  
 Et ce regard enfante les héros.

Au haut des airs dans un brillant nuage,  
 Sont réunis ces premiers paladins,  
 Francs et loyaux, terreur des Sarrasins,  
 Toujours armés contre le brigandage,  
 Le fier Roland, Oton, Astolphe, Ogier,  
 Roger, Renaud, Bradamante, Olivier,  
 Dans les combats prodigues de leur vie,  
 Et dont le sang coula pour leur patrie.  
 Ils souriaient à leur postérité.

Au milieu d'eux la Sylphide Hilarine  
 Levait son front éclatant de beauté.  
 Connaissez-vous son heureuse origine ?  
 Devant le Dieu qu'adoraient les guerriers,  
 Dans un vallon où la Seine serpente,  
 Vénus fuyait : à ses yeux se présente  
 Un lit de fleurs, de pampre et de lauriers.  
 Ce lit champêtre, un amant qui la presse,  
 Le demi-jour qui précède la nuit,  
 A s'arrêter invitaient la déesse :

De cet amour Hilarine est le fruit.  
 Elle promet le plaisir et la gloire.  
 Elle est debout, une lance à la main ;  
 Un demi-casque orne son front serein ;  
 Et les Français la nomment la Victoire.

Dans l'ombre assis, froid et silencieux,  
 Le Gnome Spleen, noir enfant de la Terre  
 Dont le pouvoir asservit l'Angleterre,  
 Voit la Sylphide, et détourne les yeux.  
 L'imprudent Pride en jurant le rassure,

Dans tous les cœurs il souffle un fol espoir,  
A chaque bouche il commande l'injure,  
Et de la haine il a fait un devoir.  
Des gentlemen la troupe enorgueillie,  
Dans la débauche et loin des camps nourrie,  
Reçoit du Gnome un courage imprévu,  
Achète un sabre, et croit avoir vaincu.  
Dans la taverne ils entrent en tumulte.  
Les fils d'Harold arrivent triomphans.  
Noble triomphe ! A nos guerriers absens  
Ils prodiguaient les déris et l'insulte.  
Pour augmenter le bruit et le fracas,  
Triste plaisir des gens qui n'en ont pas,  
Viennent alors quelques nymphes galantes,  
D'un brusque amour victimes indolentes.  
Le lourd pudding et le sanglant rost-beef,  
Les froids bons mots, la licence grossière,  
Quelques éclats d'un rire convulsif  
Toujours suivi du silence, la bière  
Qu'à chaque bouche offre le même verre,  
De ce banquet aux assiettes fatal,  
Font un dîner vraiment national.  
Puis au dessert coulent en abondance  
Le jus d'Aï, le nectar bordelais ;  
Et ces messieurs, ivres des vins de France,  
Hurlent un toast à la mort des Français.



---

 CHANT DEUXIÈME.
 

---



DEUX cents vaisseaux fendent l'humide plaine.  
 Le prince Anselare, à la gloire volant,  
 A nos pêcheurs livre un combat brillant,  
 Puis près de Dieppe il aborde sans peine.  
 Tous ses Français bravent la mort certaine,  
 Et sur la rive ils sautent les premiers.  
 Quelques Anglais descendent les derniers.  
 Ceux-là bientôt dans le pays s'avancent,  
 Du villageois rassurent la frayeur;  
 Mais par la haine emportés, ils s'élancent  
 Sur le soldat que cherche leur fureur.  
 L'Anglais, moins prompt, et qui toujours calcule,  
 Visite au loin maisons, fermes, châteaux,  
 Taxe le pauvre, et pille sans scrupule,  
 Saisit l'argent, les bons vins, les troupeaux,  
 Et, qui mieux est, des femmes et fillettes  
 De tous états, soit nobles, soit grisettes:  
 De ce lutin il charge ses vaisseaux.  
 Mais les Français, dont l'aveugle courage  
 Voulait cueillir un laurier criminel,  
 Bientôt vaincus regagnent le rivage.  
 Que fait alors l'Anglais lâche et cruel?  
 De ses vaisseaux il leur défend l'approche,  
 A ce refus ajoute le reproche,  
 Les rend aux flots, sur eux lance des traits,  
 Et part, tout fier de ce double succès.

Dans Albion, cette nouvelle heureuse  
 Bientôt circule. Une fête pompeuse  
 Au Ranelagh se prépare à grands frais :  
 Le mois passé l'on y fêta la paix.  
 Chacun y va promener sa tristesse.  
 Voyez entrer cette riche duchesse ;  
 Belle toujours, dans une élection  
 Heureux qui peut l'avoir pour champion !  
 Dans les cafés, dans les clubs, sur la place,  
 Elle se montre, et péroré avec grâce :  
 Chez les votans passe, repasse encor,  
 Et le nommant d'une voix familière,  
 Au savetier elle offre un pot de bière,  
 Ses blanches mains, et sa bouche et son or.

Voyez plus loin cette nymphe galante,  
 Dans son maintien si grave et si décente.  
 Elle connaît comme un ambassadeur  
 La politique et ses profonds mystères,  
 Et vit tramer le complot qui naguères  
 Fit chez les morts descendre un empereur.

Remarquez-vous ces beautés ? rien n'égale  
 De leurs yeux bleus la douceur virginale.  
 Mais ces yeux bleus dévorent des romans.  
 Ces vierges donc, et leurs jeunes amans,  
 Devers l'Ecosse ont préparé leur fuite ;  
 Et là, malgré le refus paternel,  
 Ils s'uniront d'un lien solennel.  
 Tranquillement ils reviendront ensuite.

En France, hélas ! cette mode est proscrite.  
 Ces beaux salons, ces lustres, ces concerts,  
 Des diamans le brillant étalage,  
 Ce grand concours, ces costumes divers,  
 Plaisent d'abord : mais sur chaque visage  
 On voit empreint l'ennui silencieux.  
 Le Gnome Spleen a soufflé sur ces lieux.  
 Pour le souper la foule se partage :  
 Et tout-à-coup circule un bruit fâcheux :  
 « La sombre nuit, et les vents et l'orage.

Ont protégé Guillaume et ses soldats ;  
 Deux corps nombreux , après quelques combats,  
 De l'Angleterre ont touché le rivage. »  
 A ce récit, se lèvent à la fois  
 Tous les soupeurs, et muette est leur crainte.  
 Le Gnome Pride, errant dans cette enceinte,  
 Du lord Mora prend les traits et la voix.  
 « Eh bien, Guillaume enfin va nous connaître,  
 Dit-il, soupçons ; Kyor s'est avancé  
 Pour le combattre : et par Cambrid peut-être  
 Le jeune Ernest est déjà repoussé ;  
 Soupçons. » Chacun se rassied sans mot dire,  
 Et l'appétit sur les lèvres expire.

Loin d'eux Kyor appelle nos regards.  
 De tous côtés ses phalanges guerrières  
 Livrent aux vents ses jeunes étendards.  
 Vous le savez, ces flottantes bannières.  
 Au temps jadis, au lieu des léopards,  
 Offraient aux yeux l'emblème des renards.  
 Au premier rang sont les auxiliaires,  
 Les Ecossais, dans les rochers nourris,  
 Qu'Albion paie, et voit avec mépris.  
 A ses héros ce rempart est utile.  
 Au premier choc il résiste immobile,  
 Et des Français il repousse l'ardeur.  
 Guillaume vole, et se place à leur tête :  
 Contre une digue avec moins de fureur  
 Fondent les flots qu'irrite la tempête.  
 De toutes parts le glaive ouvre les rangs.  
 Au bruit confus des casques qui gémissent,  
 Des traits lancés qui soudain rebondissent,  
 Des fers brisés, des javelots sifflans,  
 Se mêle alors le long cri des mourans.  
 Entendez-vous la fanfare guerrière ?  
 Vainqueurs, va nous, par ses sons excités,  
 Bravent la lance, et la flèche et la pierre ;  
 Et du coursier les pieds ensanglantés  
 Les couvrent tous d'une épaisse poussière.

Planant dans l'air, les paladins français  
 Chez leurs neveux retrouvent leur vaillance  
 Et leurs exploits : des Gnomes inquiets  
 Vers eux le groupe avec crainte s'avance.  
 Cheat leur demande et leur offre la paix :  
 Son air est faux, sa voix trompeuse et douce.  
 Robbing la suit, et son avidité  
 Veut de commerce obtenir un traité.  
 Un rire amer aussitôt les repousse.  
 Pride indigné lève en jurant son bras.  
 Nos chevaliers l'attendent : il s'arrête.  
 Menace encor, fait en arrière un pas,  
 Puis deux, et fuit sans retourner la tête.

Les Ecosais, de tous côtés rompus,  
 De sang couverts, avec gloire vaincus,  
 En reculant conservent leur courage.  
 L'Anglais soudain les repousse au carnage.  
 « Lâches, dit-il, pourquoi donc fuyez-vous ?  
 Nous vous payons, ainsi mourez pour nous. »  
 Ces bras levés, ce barbare langage,  
 Des Ecosais ont allumé la rage ;  
 Sur leurs tyrans ils courent furieux.  
 Ceux ci, malgré leur dépit orgueilleux,  
 En combattant méditent leur retraite ;  
 Et les Français achèvent leur défaite.  
 Sur un coursier qu'on nomme *King Pepin* \*,  
 Kyor s'enfuit, vole, et sur son chemin  
 Aux laboureurs laisse des ordres sages.  
 « Abandonnez vos champêtres travaux,  
 Leur disait-il : égorgez vos troupeaux,  
 Brûlez vos bois, vos granges, vos villages ;  
 Et que vos champs, de richesses couverts,  
 Pour l'ennemi se changent en déserts. »  
 Chacun riant de ces ordres étranges,  
 Chez lui demeure et conserve ses granges.  
 « Vils Ecosais ! j'aurais vaincu sans eux, »

\* Le roi Pepin.

Disait Kyor fuyant avec vitesse,  
 Avec dépit : « moins brave et plus heureux,  
 Cambrid sans doute obtiendra la princesse. »  
 Cambrid, tout fier de ses nombreux soldats,  
 Du jeune Ernest a juré le trépas,  
 Et prodiguait les paroles altières.  
 Stonhap survient, et lui dit : « De la paix  
 Vous auriez dû conserver les bienfaits :  
 A mon pays ils étaient nécessaires.  
 Mais nos dangers doivent nous réunir.  
 J'ai donc armé ces braves volontaires ;  
 Comme leur chef ils sauront obéir. »  
 Le noble duc, après un long silence,  
 Répond enfin avec indifférence :  
 « Le roi pour lui vous permet de mourir. »  
 Il voit alors l'ennemi qui s'avance ;  
 Son front pâlit, et pourtant sa joie  
 A ses guerriers répète ce discours :  
 « Amis, mon bras protégera vos jours ;  
 Du premier coup je briguerai la gloire ;  
 Au premier rang vous me verrez toujours.  
 Suivez-moi donc ; je marche à la victoire. »  
 Il dit, et Flight, qu'il appelle en secret,  
 De son coursier tourne aussitôt la bride,  
 Pique les flancs : le vent est moins rapide.  
 Comme un éclair il passe et disparaît.  
 Vous concevez des soldats la surprise ?  
 Quoi ! disait-on, ils évitent les coups,  
 Ces beaux messieurs ? Le combat est pour nous ;  
 Et le succès pour eux ? Quelle sottise ! »  
 Après ces mots on doit fuir, et l'on fuit ;  
 Et faiblement le Français les poursuit.  
 Le seul Stonhap, intrépide et fidèle,  
 A nos guerriers oppose sa valeur,  
 Soutient leur choc, recule sans frayeur,  
 Sauve sa troupe et s'éloigne avec elle.  
 Le prince Anslare à Londres conduisait  
 Tous ses forbans et son heureuse proie.

Dans ses regards sont l'orgueil et la joie.  
Amant d'Enide, en lui-même il disait :  
Elle est à moi ! Mais l'espoir l'abusait.  
L'or et les vins tentent sa troupe avide.  
Lâche au combat, au pillage intrépide,  
A ce desir elle succombe enfin.  
Mais le moyen de régler le partage ?  
Sur le convoi chacun porte la main.  
Rapidement une rixe s'engage,  
Et tous alors boxent avec courage.  
Leur général crie et menace en vain ;  
En vain il frappe, il assomme, il renverse.  
Ainsi des chiens l'acharnement glouton  
Brave les cris, les fouets et le bâton.  
Mais un seau d'eau tout-à-coup les disperse.  
Le jeune Ernest, suivi d'un escadron,  
Chassait alors la fuyante milice ;  
Et son aspect fut le seau d'eau propice  
Qui dispersa les brigands d'Albion.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

---

 CHANT TROISIÈME.
 

---



Vous perdez donc l'Irlande ? dit la reine.  
 — Mon chancelier me l'avait bien prédit,  
 Répond Harold. Quel homme ! que d'esprit !  
 — Pourtant l'Irlande a secoué sa chaîne.  
 Prédire est bon, mais prévenir vaut mieux.  
 Il faut du moins qu'au mal on remédie.  
 Le pourra-t-on ? L'Angleterre envahie  
 Veut tous vos soins, et les séditions . . .  
 — Heureux, *my dear*\*, heureux le gentillâtre  
 Qui, sans rival sur son étroit théâtre,  
 Fouette son lièvre et parfois ses vassaux,  
 Et du village est ainsi le héros !  
 Lorsque la pluie au gibier favorable,  
 Trouble sa chasse, il revient en sifflant,  
 Dîne et s'enivre, et renversant la table,  
 Il bat sa femme et lui fait un enfant . . .  
 — Votre discours a du bon, dit Gizène,  
 Et du mauvais. » Harold ne l'entend pas.  
 Les yeux baissés, rêveur il se promène ;  
 Puis il ajoute avec un long hélas :  
 « Heureux encor le marchand pacifique  
 Fumant sa pipe au fond de sa boutique !  
 Il craint sa femme et son ton arrogant :

\* *Ma chère.*

De la maison il lui laisse l'empire,  
 Au moindre signe obéit sans mot dire,  
 Et vit ainsi cocu, battu, content.  
 — Bien, dit la reine, et jamais la sagesse  
 N'a mieux parlé; mais l'Irlande? — Ma foi,  
 Je l'abandonne. — Il vaudrait mieux, je crois,  
 Régler enfin l'hymen de la princesse.  
 — Oui; mais nos fils sont rivaux et jaloux:  
 Lequel choisir? — Laissez parler Enide.  
 — Non; sa fierté les refuserait tous.  
 — Il faut pourtant. . . — Qu'une course en décide. »

Enide apprend cet arrêt, et ses pleurs  
 Semblent au ciel reprocher ses malheurs.  
 Elle disait : « Pour moi plus d'espérance.  
 Dès le berceau j'ai connu le chagrin,  
 Et d'un seul mot on fixe mon destin;  
 Je dois souffrir, et souffrir en silence.  
 Mais cet hymen pourra-t-il s'accomplir?  
 Quoi! dans ces lieux je traînerais ma vie!  
 Aux oppresseurs de ma triste patrie  
 Je m'unirais! Non, non; plutôt mourir.  
 Sensible Ernest, dans le fracas des armes,  
 De ton amie on te dira le sort.  
 En vain sur moi tu verseras des larmes;  
 Je dormirai dans le sein de la mort. »

Sur ce héros l'invisible Sylphide  
 Veille avec soin. A l'Anglais trop avide  
 Il enleva le convoi précieux,  
 L'or et les vins, et ces filles jolies  
 Traîtreusement près de Dieppe ravies,  
 Un bois épais se présente à ses yeux.  
 L'oiseau fuyait son feuillage immobile:  
 Du Gnome Spleen c'est l'ordinaire asile.  
 Plusieurs Français de leur route écartés,  
 D'autres cherchant quelque douce aventure  
 Étaient entrés dans la forêt obscure,  
 Et par un charme ils y sont arrêtés.  
 Non sans dessein, la Sylphide guerrière



Du jeune Ernest y conduisait les pas.  
 Il marche donc suivi de ses soldats.  
 Leurs chants joyeux du Gnome solitaire  
 Frappent l'oreille : il se lève à ce bruit,  
 D'un noir manteau se couvre, écoute encore,  
 Ouvre ses yeux qu'importune l'aurore,  
 Voit Hilarine, et plus triste s'enfuit.  
 Ernest alors dans la forêt s'avance.  
 Avec surprise il contemple un Anglais  
 Chargé d'honneurs, nageant dans l'opulence :  
 Titres, cordons, pouvoir, nombreux valets,  
 Adroits flatteurs, bons repas, femme aimable,  
 Il avait tout ; un lacet secourable  
 De tant de maux le délivre à jamais.

Un jeune amant, plus loin avec tristesse,  
 Dans un bosquet aborde sa maîtresse,  
 Et pour sourire il fait un vain effort.  
 Sans dire un mot il promène la belle ;  
 Sans dire un mot il s'assied auprès d'elle ;  
 Sans dire un mot il boit, fume et s'endort.

Passé un mari, qui, froid et sans colère,  
 Tient par la main celle qui lui fut chère,  
 Et qui long-temps fit seule son bonheur ;  
 Tout en vantant sa vertu, sa douceur,  
 Pour deux schellings et quatre pots de bière  
 Il veut la vendre : arrive un acheteur  
 Qui la marchandé, et la trouve un peu chère.

Un autre dit ; « Enfin elle est à moi.  
 O doux délire ! ô volupté suprême !  
 Elle est à moi. Mais le bonheur extrême  
 Ne peut durer ; tout change ; cette loi  
 Seule est constante : enfin la jouissance  
 Refroidira nos cœurs et nos desirs ;  
 Et le dégoût suivra l'indifférence,  
 Comment alors supporter l'existence ?  
 Mourons, mourons au comble des plaisirs. »

Du Gnome Spleen la maligne influence  
 Sur les Français agit moins puissamment.

Point de lacets, de poignards : seulement  
 De noirs pensers, de l'ennui, du silence.  
 Ils écrivaient : mais hélas ! quels écrits !  
 Ils entassaient dans leurs tristes récits  
 Les vieux donjons et les nones sanglantes,  
 Les sots geoliers, les grilles, les cachots,  
 Des ravisseurs de Lucrèces galantes,  
 De grands malheurs et des crimes nouveaux,  
 Des clairs de lune, et puis les crépuscules,  
 Et puis les nuits, des diables, des cellules,  
 De longs sermons, des amans sans amour,  
 Des spectres blancs, des tombeaux, une église,  
 Tout le fatras enfin et la sottise  
 Renouvelés dans les romans du jour.

Les chants galans mêlés aux chants de guerre,  
 Les vins mousseux, les normandes beautés,  
 A ces Français par le Gnome enchantés  
 Rendent soudain leur premier caractère.  
 Le romancier rit de ses grands hélas,  
 Et tous ensemble ils volent aux combats.

D'un fort château placé sur leur passage  
 La résistance irrite leur courage.  
 Les assiégés, du haut de leurs créneaux,  
 Lancent la mort, la mort inévitable :  
 Mais le Français, de frayeur incapable,  
 Brave gaiement le vol des javelots.  
 Contre le mur sa main impatiente  
 Déjà dressait l'échelle menaçante ;  
 L'Anglais se rend pour conserver ses jours,  
 Livre le fort et s'éloigne avec crainte.  
 Du noir cachot creusé dans cette enceinte  
 Sortent alors des gémissemens sourds :  
 On ouvre, on voit sous cette voûte impure  
 Deux cents Français enchaînés, presque nus,  
 Que tourmentaient la faim et la froidure,  
 Pâles, mourans, dans la fange étendus.  
 A cet aspect d'abord même silence,  
 Puis même cri : Poursuivons-les ; vengeance !

Dans Londres alors les six priées rivaux,  
 Jockeys légers, pour disputer Énide  
 Ont préparé leurs rapides chevaux.  
 Le roi lui-même à la course préside.  
 Sur des gradins se placent les seigneurs,  
 Des gentlemen la brigade si fière,  
 Marchands, courtiers, et filous et boxeurs,  
 Femmes, enfans, enfin la ville entière.  
 Mais du combat le prix noble et charmant,  
 La belle Énide en son appartement  
 Voulut rester : à la mort résolue,  
 De ce combat elle craint peu l'issue.  
 De tous côtés s'arrangent les paris.  
 L'espoir, le doute, agitent les esprits.  
 Les six rivaux s'élancent dans l'arène,  
 Et de la voix animant leurs coursiers,  
 Souples, debout sur leurs courts étriers,  
 Le cou tendu, touchant la selle à peine,  
 Au même instant ils arrivent au but.  
 L'heureux Harold sourit à leur adresse ;  
 Le courtisan, enviant leur vitesse,  
 Claquait des mains, et le peuple se tut.  
 Tous sont vainqueurs, et le prix est unique :  
 Quel embarras ! le roi leur dit : « Boxez. »  
 Ils rechignaient ; la course est pacifique,  
 Mais non la boxe. « Eh quoi ! vous balancez ! »  
 Ajoute Harold. Enfin donc ils se placent,  
 De loin toujours s'observent, se menacent,  
 Parent les coups qu'on ne leur porte pas,  
 Frappent l'air seul, et long-temps divertissent  
 Les gens grossiers qui riaient aux éclats.  
 Les courtisans derechef applaudissent.  
 « Vous boxez tous avec même talent,  
 Leur dit Harold ; il faut finir pourtant :  
 Les coqs ! les coqs ! » On les cherche, ils paraissent.  
 Armés soudain de piquans éperons,  
 Des six héros ils reçoivent les noms,  
 Et fièrement sur leurs ergots se dressent.

Mais tout-à-coup ces dignes champions  
Baissent la queue, et légers ils s'échappent.  
Sous les gradins les princes les rattrapent.  
Au bruit du fifre et des aigres clairons,  
On les ramène au combat : plus poltrons,  
Leur fuite prompte excite un nouveau rire.  
Qu'avaient-ils donc ? Puisqu'il faut vous le dire  
Ces coqs, messieurs, n'étaient que des chapons.

Des cris de peur alors se font entendre :  
Un revenant ! un démon ! un Français !  
Où donc, où donc ? Là bas, dans le palais.  
Est-il seul ? Oui. Tout vif il faut le prendre.  
De ce tumulte, impatient lecteur,  
Dans l'autre chant vous connaîtrez l'auteur.

## CHANT QUATRIÈME.



Tandis qu'Ernest à la troupe ennemie  
 Fait expier son lâche assassinat,  
 Passe un guerrier étranger au combat,  
 Et dont la voix fièrement le défie.  
 Il lui répond plus fièrement encor,  
 Vers lui s'avance, et sur son casque d'or  
 Au même instant reçoit un coup terrible.  
 Le feu jaillit du cimier fracassé,  
 Et sur la croupe Ernest est renversé.  
 Il se relève, et dans le bois paisible  
 Poursuit l'Anglais qui fuit rapidement.  
 « Attends, dit-il, attends donc un moment.  
 Quoi ! ce coup seul suffit à ton courage ? »  
 Il parle, il vole, et sous l'obscur ombrage  
 Il s'enfonçait. L'Anglais subitement  
 Vers lui se tourne : Ernest frappé chancelle ;  
 La bride fait ses doigts ; son front pâlit,  
 Et va toucher le pommeau de la selle.  
 Sur l'étrier bientôt il s'affermit ;  
 Mais l'inconnu que son glaive menace  
 Était bien loin : il suit toujours sa trace,  
 Et sa surprise égale son dépit.  
 L'autre pourtant a ralenti sa fuite.  
 Ernest arrive ; un vaste souterrain  
 Reçoit l'Anglais ; Ernest s'y précipite ;  
 Le coursier meurt ; le cavalier, soudain  
 Se relevant, sur l'Anglais qui l'évite

Lève le bras et le levait en vain :  
 A son costume, à sa beauté divine,  
 Il reconnaît la Silphide Hilarine :  
 Elle sourit, et disparaît enfin.  
 Comment sortir ? où trouver une issue ?  
 Une clarté de loin s'offre à sa vue ;  
 Puis il entend le bruit des balancier  
 Que font mouvoir d'habiles ouvriers.  
 Souvent, lecteur, l'ordre du ministère  
 Faisait frapper dans ces noirs souterrains  
 De faux écus pour les états voisins.  
 Voyant d'Ernest la cocarde étrangère,  
 Ces gens ont peur, et courent ; le Français  
 Monte avec eux par de sombres passages  
 Sort, et d'Harold reconnaît le palais.  
 Il est désert : valets, nobles et pages,  
 Sont du tournoi tranquilles spectateurs.  
 Des fugitifs les subites clameurs  
 Troublent la fête et sèment les alarmes.  
 Vers le palais s'avancent des gens d'armes.  
 Mais d'autres cris causent d'autres frayeurs.  
 « Guillaume approche, et nos troupes nombreuses  
 N'arrêtent point ses troupes valeureuses. »  
 Tout s'arme alors : dans ce commun danger  
 Le roi lui-même a saisi son épée  
 Qui dans le sang ne fut jamais trempée :  
 Jusqu'à combattre il veut bien déroger.  
 Pour arrêter celui que rien n'arrête,  
 Le jaloux Spleen épaisait sur sa tête  
 Les froids brouillards que chassait l'aquilon,  
 Des vallons creux l'infecte exhalaison,  
 Et les vapeurs de l'humide charbon  
 Que dans ses flancs recèle en vain la terre.  
 Le peuple gnome autour de lui se serre.  
 Mais la Silphide et ses fiers paladins  
 Au haut des cieux montrent leurs fronts sercins.  
 Pride excitait sa troupe malfaisante ;  
 Et de nos preux la lance menaçante

La fait pâir, la poursuit dans les airs,  
 Et pour jamais la replonge aux enfers.  
 Spleen reste seul : en vain Renaud le chasse,  
 Roland en vain le frappe et le terrasse :  
 D'un ton funèbre il leur criait : « Plus fort !  
 Vous le savez, je n'aime que la mort. »

Avant le choc, tous les guerriers paisibles,  
 L'yeomanry, volontaires, sensibles,  
 Sont ébranlés et regrettent leurs toits.  
 Les uns disaient : « A quoi bon cette guerre ?  
 Qui la veut seul, seul aussi doit la faire. »  
 A ces cris sourds se mêlent d'autres voix :  
 « Sur nos vaisseaux nous aurons du courage.  
 Ils marchent bien ; nous sommes trois contre un ;  
 Nous évitons le grapin importun :  
 Du vent toujours nous prenons l'avantage :  
 Enfin le rhum échauffe le combat.  
 Mais de trop près sur la terre on se bat. »

Lorsqu'un gros loup à la prunelle ardente  
 Au bord d'un bois tout-à-coup se présente,  
 Moutons, agneaux, qui dans la plaine épars  
 Broutaient les fleurs, en groupe se rassemblent,  
 L'un contre l'autre ils se pressent, ils tremblent,  
 Et sur le loup attachent leurs regards :  
 S'il fait un pas, sauve qui peut ! Leur trouble,  
 Que du berger la voix même redouble,  
 Peint assez bien celui des villageois  
 Impatients de regagner leurs toits.

Dans le palais, seul avec la princesse,  
 Que fait Ernest ? Sa courageuse adresse  
 Y soutenait un siège irrégulier.  
 La porte il ferme, et puis la barricade ;  
 En quatre pas il monte l'escalier ;  
 De la fenêtre il ose désier  
 Des assiégeans la nombreuse brigade.  
 Leurs cris, leurs traits ne peuvent l'effrayer.  
 Plusieurs, armés de la tranchante bache,  
 Sur le perron s'élancent, et leurs coups

Vont de la porte ébranler les verroux.  
 La main d'Alix adroitement arrache  
 Les marbres durs qui pavent le salon ;  
 La main d'Ernest adroitement les lance :  
 Tombent alors le pesant Thorthrentbron,  
 Le froid Cranncraft, le triste Whirwhierwhon.  
 D'autres guerriers une troupe s'avance.  
 Sur eux pleuvaient les sofas et les lits,  
 Puis le portrait d'Harold et de ses fils,  
 Des livres même, à la tranche dorée,  
 La grande charte, en lambeaux déchirée,  
 Les lourds fauteuils, les barils de porter,  
 Et le fromage arrondi dans Chester.  
 Du brave Ernest la belle et tendre amie  
 Craint pour lui seul, modère sa valeur,  
 Aide son bras, et doucement essuie  
 Ce front brûlant que mouille la sueur.  
 Mais des Anglais la rage renaissante  
 Sur le palais lance la torche ardente.  
 Le toit s'embrase, et les frais aquilons  
 Portent au loin la flamme dévorante,  
 Qui dans les airs s'élève en tourbillons.  
 L'effroi pâlit le visage d'Enide.  
 « Venez, lui dit son amant intrépide,  
 Ne craignez rien, suivez-moi, descendons. »  
 Elle descend, et veut cacher ses larmes,  
 Ernest avance, et, couvert de ses armes,  
 La porte il ouvre, en criant : « Me voilà !  
 A cet aspect, à cette voix terrible,  
 Tel qui se crut jusqu'alors invincible  
 Connaît la peur, et bien loin recula.

Guillaume alors dans le champ du carnage  
 De ses soldats dirigeait le courage,  
 Harold le voit : de ses fils entouré,  
 Sur le héros il court d'un pas rapide,  
 Et croit déjà son triomphe assuré.  
 Mais ce héros sur le groupe timide



Tourne les yeux, et ce regard vainqueur  
 Calme soudain la royale fureur.  
 Le septuor dans les rangs se retire :  
 Là, par degrés il reprend sa valeur.  
 « Quoi! sept contre un, nous fuyons? Que va dire  
 L'armée entière? Allons, morbleu, du cœur! »  
 Derechef donc sur Guillaume on s'élançe,  
 En répétant Goddam! Tranquille et fier,  
 Il lève alors sa redoutable lance,  
 Et sur sa bouche est le sourire amer.  
 Nouvel effroi pour eux, fuite nouvelle,  
 Fuite complète; ils ne s'arrêtent plus :  
 Et sourds au cri qui de loin les rappelle,  
 A travers champs ils courent éperdus.  
 Pour les venger aussitôt se présente,  
 Sur des chevaux à la course dressés,  
 Des gentlemen la brigade élégante.  
 Par nos hussards sifflés, battus, chassés,  
 Ils répétaient dans leur noble colère :  
*French dogs!* « Eh oui, ces dogues belliqueux  
 Faisaient courir les lièvres d'Angleterre  
 Et dans le gîte ils entrent avec eux.

Du triste Harold la majesté fuyante  
 Traverse Londres: il essuie en chemin  
 Force brocards: et la pomme insolente  
 Tombait sur lui sans respect et sans fin.  
 Il passe donc, applaudi de la sorte,  
 Devant *Bedlam*, d'un saut franchit la porte,  
 Puis la referme, en s'écriant: « Goddam!  
 Au diable soit mon fidèle royaume!  
 Pour pénitence, acceptez-le, Guillaume.  
 J'aime les fous, et je reste à *Bedlam*. »

Voyez ses fils et leur galop rapide.  
 L'un d'eux disait: « Dans ce trouble commun,

*Chiens de Français.*

Nous pouvons fuir : mais enlevons Énide,  
 Et donnons-lui six maris au lieu d'un. »  
 Des lourds turneps, lancés avec adresse,  
 De tous côtés pleuvent sur chaque altesse.  
 Droit au palais ils courent : le héros,  
 Qui défendait sa charmante maîtresse,  
 En souriant reconnaît ses rivaux,  
 Et d'un coup d'œil rassure la princesse.  
 Voyant Ernest, ils se disent entre eux :  
 « Il nous faudrait combattre : le temps presse :  
 Au diable donc envoyons-les tous deux. »

Sans pérorer, le groupe des ministres  
 Passe et s'enfuit ; et mille cris sinistres  
 Fendent les airs : « Pendons, pendons ceux-là ! »  
 Des gentlemen la brigade effarée,  
 Aux ris moqueurs sans doute préparée,  
 Le front baissé, promptement défila.

Stonhap encor, dans un étroit passage,  
 Se défendait avec quelques soldats.  
 Mais la fatigue appesantit son bras,  
 Et la sueur inonde son visage.  
 Guillaume arrive, et dit avec douceur :  
 « D'un lâche roi, généreux défenseur,  
 Ne cherche plus un trépas inutile ;  
 Rends-toi. » Soudain l'Anglais, fier et docile,  
 Remet son glaive à ce noble vainqueur.

Facilement s'échappent de la ville  
 Les fils d'Harold en jockeys travestis.  
 L'oreille basse, et sous d'autres habits,  
 Au même instant le ministère file.  
 Au port voisin ils trouvent deux vaisseaux  
 Qu'avait armés leur sage prévoyance,  
 Mais où porter leurs talens, leur vaillance ?  
 Long-temps en vain ils fatiguent les flots ;  
 Chassés partout, ils n'ont plus d'espérance.

Par les courans et par les aquilons  
Ils sont poussés vers le pôle Antarctique ;  
Et loin, bien loin, dans la mer Pacifique,  
Ils vont peupler les îles des Larrous.

---

# POÉSIES MÊLÉES.



# POÉSIES MÊLÉES.

---

## A ÉLÉONORE.



Aimer à treize ans, dites-vous,  
C'est trop tôt : Eh, qu'importe l'âge ?  
Avez-vous besoin d'être sage,  
Pour goûter le plaisir des fous ?  
Ne prenez pas pour une affaire  
Ce qui n'est qu'un amusement ;  
Lorsque vient la saison de plaire,  
Le cœur n'est pas long-temps enfant.

Au bord d'une onde fugitive,  
Reine des buissons d'alentour,  
Une rose demi-captive  
S'ouvrait aux rayons d'un beau jour.  
Égaré par un goût volage,  
Dans ces lieux passe le Zéphyr :  
Il l'aperçoit, et du plaisir  
Lui propose l'apprentissage ;  
Mais en vain : son air ingénu  
Ne touche point la fleur cruelle.  
De grâce, laissez-moi, dit-elle ;  
A peine vous ai-je entrevu ;  
Je ne fais encor que de naître ;  
Revenez ce soir, et peut-être  
Serez-vous un peu mieux reçu.

Zéphyr s'envole à tire-d'ailes,  
Et va se consoler ailleurs.  
Ailleurs, car il en est des fleurs  
A peu près comme de nos belles.  
Tandis qu'il fuit s'élève un vent  
Un peu plus fort que d'ordinaire,  
Qui de la rose, en se jouant,  
Détache une feuille légère ;  
La feuille tombe, et du courant  
Elle suit la pente rapide ;  
Une autre feuille en fait autant,  
Puis trois, puis quatre : en un moment,  
L'effort de l'aquilon perfide  
Eut moissonné tous ces appas  
Qu'apprêtait une main divine  
Pour des amants plus délicats.  
Le Zéphyr revint ; mais, hélas !  
Il ne restait plus qu'une épine.

---

## LES IMPRÉCATIONS.



Toi que notre bonheur offense,  
Et qui des plus tendres amours  
Traverse le paisible cours,  
Crains Vénus, et crains sa vengeance :  
*Crains son fils, dont le trait vainqueur*  
Ne manqua jamais sa victime :  
Crains qu'il n'allume dans ton cœur  
Ces feux dont tu me fais un crime.

Puisses-tu brûler quelque jour,  
Et n'obtenir aucun retour !  
Puisse ton amante farouche  
Te promettre enfin un baiser,  
Et tout-à-coup le refuser  
En posant la main sur sa bouche !  
Que ton rival, moins amoureux,  
*Au même instant soit plus heureux !*  
Et si jamais à l'inconstante  
Tu dérobais un rendez-vous,  
Puisse alors le sommeil jaloux  
Tromper son amoureuse attente !  
Puisse le marteau fortuné,  
*Dans l'air tout-à-coup enchainé,*  
Ne point réveiller ta maîtresse !  
Et toi, passer dans la tristesse  
Le temps au plaisir destiné !



Enfin, si ton heureuse étoile  
 Te conduisait entre ses bras,  
 Puisse-t-elle sur ses appas  
 Garder toujours un dernier voile !

---

## PRIÈRE AU SOMMEIL.



J'en ai l'heureuse promesse :  
 Vers le milieu de la nuit,  
 L'amour m'ouvrira sans bruit  
 L'alcôve de ma maîtresse.  
 Garde-toi, Dieu du repos,  
 De tromper ma douce attente ;  
 Sur les yeux de mon amante  
 Ne verse point tes pavots.  
 Notre heure est bien loin encore  
 Et le temps qu'en vain j'implore  
 Ne vient pour nous qu'à pas lents  
 Ah! je crains qu'avec adresse,  
 Ta douceur enchanteresse  
 Ne surprenne enfin ses sens,  
 Et n'endorme sa tendresse.  
 Pour occuper ses loisirs,  
 Qu'une aimable rêverie  
 Donne à son âme attendrie  
 L'avant-goût de nos plaisirs.  
 Toujours prompte à disparaître,  
 La jouissance est peut-être  
 Moins douce que les desirs.

## A AGLAË.



Tu me promets d'être constante,  
Et tu veux qu'aux pieds des autels  
Nous formions des vœux solennels!  
Aglæ, ta flamme est prudente.  
Eh ! bien, d'un éternel amour  
Je fais le serment redoutable,  
Si tu veux jurer à ton tour  
D'être à mes yeux toujours aimable.



## A UN AMANT.



Craut, as-tu bien le courage  
De tourmenter un jeune cœur,  
Qui trop soumis, pour son malheur,  
Chérit jusqu'à son esclavage ?  
De l'hymen usurpant les droits,  
Ton orgueil prétend-il sans cesse  
Ranger sous de pénibles lois  
Celle qu'Amour lit ta maîtresse.  
Tu dois sans doute être flatté  
D'inspirer de tendres alarmes,  
Et d'affliger une beauté  
Dont ta main peut sécher les larmes ;  
Il est doux de la désoler,  
Sa douleur la rend plus jolie ;  
Mais les pleurs que l'on fait couler  
Valent-ils ceux que l'on essuie ?

---

## SUR LA MALADIE D'ÉLÉONORE.



C'en est fait, la faux du trépas  
Se lève sur ma jeune amie ;  
Le feu d'une lièvre ennemie  
Brûle ses membres délicats.  
Je l'ai vue au milieu des peines ;  
Sur son front j'ai posé la main,  
O douleur ! j'ai senti soudain  
Ce feu qui coule dans ses veines.  
Ses yeux peignaient l'égarement  
Et le désordre de son âme ;  
Ses yeux que je vis si souvent  
Briller d'une plus douce flamme,  
N'ont point reconnu son amant.  
Ah ! ses beaux jours naissent à peine ;  
O mort ! garde-toi de frapper,  
Ou tranche sa vie et la mienne ;  
Tu n'auras qu'un fil à couper.

---

---

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE BERTIN.



Que tu sais bien, flatteur habile,  
 Au doux bruit d'un éloge avec art apprêté,  
 Endormir la raison, et dans un vers facile  
 Chatouiller finement l'amour-propre enchanté!  
 Que ta plume, avec goût blessant la vérité,  
 Sait, même en la flattant, ménager ma faiblesse,  
 Et préparer avec délicatesse  
 Le poison de la vanité!

De ses molles vapeurs ma muse se défie :

Elle a trouvé tes vers charmans,  
 Mais elle n'a pas la folie  
 De croire à tes propos galans;  
 Elle sait que la poésie

N'est pas fort scrupuleuse, et que dans tous les temps,  
 Des tristes vérités implacable ennemie,  
 Elle aime mieux mentir et paraître jolie.  
 Que d'être plus sincère et d'ennuyer les gens.

A MONSIEUR

## LE CHEVALIER DE PARNY.



Des tendres airs que vous notez  
Tibulle n'est point le modèle,  
Et sa Dèlic était moins belle  
Que la Nymphe que vous chantez ;  
A l'art du grand docteur Ovide  
Vous prêtez de nouveaux attraits,  
Et la fraîcheur de vos bouquets  
Rajeunit les jardins de Guide.  
Pour avoir votre aimable ton,  
Votre voix facile et sonore,  
Il faut partager le gazon  
Foulé par votre Éléonore.  
Hélas ! dans ma jeune saison,  
J'aimais à chanter la tendresse :  
L'Amour bercé par la paresse  
Était alors mon Apollon.  
Mais l'Amour fut bientôt rebelle,  
Il n'inspira plus mes concerts ;  
C'est à vous seul qu'il est fidèle :  
Il garda pour tracer vos vers,  
La plume de sa dernière aile.

M. DEGENY.

---

 RÉPONSE.
 

---



AIMABLE élève des neuf Sœurs,  
 Vos vers que je relis sans cesse,  
 Vos vers charmans et trop flatteurs  
 Sont parvenus à leur adresse :  
 Votre muse écrit de la Cour (1),  
 Et l'on sait que dans ce séjour  
 La vérité ne parle guère.  
 C'est ici que l'on est sincère.  
 Vous louez ces vers qu'en passant  
 Je traçai jadis à Cythère ;  
 Vous les louez ; en vous lisant,  
 Je m'aperçois qu'on peut mieux faire.  
 Votre cœur se plaint des Amours !  
 Hélas ! qui n'a pas à s'en plaindre ?  
 Mais l'humeur dicte ce discours,  
 Où vous prenez plaisir à feindre ;  
 Votre maîtresse, dites-vous,  
 A vos vœux fut bientôt rebelle :  
 C'est une erreur, nous savons tous  
 Que la gloire vous est fidèle.

(1) *M. Doigny était gentilhomme ordinaire du Roi.*

---

 PORTRAIT.
 

---



ZÉLIS est aimable et jolie ;  
 On lui trouve, de loin, un air de volupté.  
 De près, c'est bien Vénus, mais Vénus assoupie ;  
 L'âme et l'expression manquent à sa beauté.  
 Le travail d'exister accable sa paresse.  
 Sa langueur, quelquefois, ressemble à la tendresse.  
 Et dans sa langueur elle plaît.  
 Un long sommeil fait son bonheur suprême.  
 En vous jurant qu'elle vous aime,  
 En vous disant l'heure qu'il est,  
 Son ton sera toujours le même.

Si je peignais Zélis, sous mes crayons nouveaux  
 S'élèverait une île solitaire,  
 Inaccessible au bruit, chère au Dieu du repos.  
 Un fleuve, avec lenteur, y traînerait ses flots ;  
 Jamais l'aquilon téméraire  
 N'oserait y troubler la surface des eaux ;  
 Zéphyre même y soufflerait à peine.  
 Sur le gazon qui couvrirait la plaine  
 Je sèmerais des lys et des pavots.  
 Les ruisseaux couleraient, mais sans aucun murmure ;  
 De tranquilles amans, couchés sur la verdure,  
 Dans leurs molles chansons rediraient leurs plaisirs ;  
 Les regrets ni les soins, l'espoir ni les desirs



Ne troubleraient le sommeil de leur âme ;  
 Jamais l'Amour n'y serait une flamme.  
 Sur un autel de marbre, on y ferait des vœux  
 Au Dieu du calme et du silence ;  
 Zélis régnerait dans ces lieux,  
 Et son nom serait l'Indolence.

---

### A MONSIEUR DE F.



Je croyais qu'avec l'infidèle  
 Tous mes liens étaient rompus :  
 Mon cœur ne m'en reparlait plus :  
 De loin je la trouvais moins belle.  
 Doux espoir trop tôt dissipé !  
 Elle a souri, je l'aime encore.  
 L'inconstante ! elle m'a trompé,  
 Elle me trompe, et je l'adore.  
 Epargne-toi de vains discours ;  
 Va, j'entrevois mieux que personne  
 Le mensonge de ses amours,  
 Et des plaisirs qu'elle me donne ;  
 Ma raison l'accuse toujours,  
 Et toujours mon cœur lui pardonne.  
 Ce cœur qu'elle a trop méconnu,  
 Ce cœur pour elle prévenu,  
 Doute encor de son inconstance.  
 Hier, après deux mois d'absence,

Elle reparut dans ces lieux :  
J'ai mal évité sa présence,  
Je l'ai vue, ô moment heureux !  
Sur ses lèvres et dans ses yeux,  
J'ai cru lire son innocence.

Tu ris de ma crédulité ;  
Mais du soin de ma liberté,  
En vain ton amitié s'occupe ;  
Le Dieu qui la fit pour charmer,  
M'avait fait pour toujours l'aimer,  
Et pour être toujours sa dupe.

---

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARNY.

1782.

JACQUES Parny, ce n'est plus un mystère,  
 D'Apollon tu reçus le jour :  
 Apollon chérissait les bosquets de Cythère,  
 Et dans ces lieux Cypris devint ta mère  
 Sous le myrte où naquit l'Amour.

A ton berceau le Dieu venait sourire,  
 Tes doigts déjà préludaient sur la lyre !  
 Il t'enseignait à moduler des tons.  
 Bientôt, abandonné dans l'amoureux empire,  
 Tu surpris les échos du charme de tes sous ;  
 D'un cœur brûlant tu peignis le délire,  
 Et ses tourmens, et ses doux abandons.  
 Apollon t'entendit, sa voix resta muette.  
 De tes accens il connut le pouvoir,  
 De ton triomphe on le vit s'émouvoir,  
 Et son silence accusa sa défaite.

Mais de l'amour d'un père heureux enchantement !  
 J'ai vu par tes accords les Muses entraînées,  
 Quitter sa cour et son trône éclatant,  
 Te couronner de fleurs au Pindé moissonnées,  
 De mille dons combler leur jeune amant,  
 Et, sans punir leur fuite téméraire,

Le dieu lui-même admirant tes chansons,  
Vient, m'a-t-on dit, modeste et solitaire,  
Prendre à son tour de tes leçons.

LOISEL DE TRÉOGATE.

---

## RÉPONSE.



Des parens que vous me donnez,  
Hélas! mes soins infortunés  
N'ont point obtenu la tendresse:  
Apollon ne m'écoute plus;  
Vénus, la cruelle Vénus  
Ne m'a pas rendu ma maltresse.  
Par eux, enfin, déshérité,  
Je cesse d'aimer et d'écrire.  
A leur arrêt je dois souscrire,  
Car c'est vous qu'ils ont adopté.

---

## COURROUX D'UN AMANT.



*Je l'aimais du plus tendre amour,  
Elle m'a trahi, l'infidèle !  
Mais elle est trahie à son tour,  
Et mon rival m'a vengé d'elle.  
Que ses pleurs coulent vainement ;  
Qu'elle tombe aux pieds d'un amant,  
Et qu'il soit sourd à sa prière ;  
Qu'elle éprouve enfin le tourment  
D'aimer et de cesser de plaire.*

*Qu'ai-je dit ? ô vœux insensés,  
Que le dépit a prononcés,  
Et démentis par ma tendresse !  
Hélas ! elle fut ma maîtresse ;  
Le souvenir de mon bonheur  
Est encor présent à mon cœur :  
N'insultons point à sa tristesse.  
J'avais trop compté sur sa foi ;  
La beauté toujours est trompeuse ;  
Inconstante ! va, sois heureuse,  
Quand tu devrais l'être sans moi.*

## HYMNE

## POUR LA FÊTE DE LA JEUNESSE.



## UN HOMME.

De l'hiver le courroux expire ;  
L'Aquilon fuit devant Zéphyre ;  
Naissez, beaux jours, voici le riant germinal :  
Il calme les airs qu'il épure ;  
Et du réveil de la nature  
Son souffle caressant a donné le signal.

## LES HOMMES ET LES FEMMES.

Jeunesse brillante et chérie,  
Mêlez à notre voix la douceur de vos chants :  
Venez, en ce jour la patrie  
Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

## UN JEUNE GARÇON.

De l'hiver la longue présence  
Coudamnait nos vœux au silence ;  
Il reparait enfin, le riant germinal

Amis, une voix nous appelle ;  
 Cette voix tendre et solennelle  
 Du concert d'allégresse a donné le signal.

LES JEUNES GARÇONS ET LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons la douceur de nos chants ;  
 Salut, mère auguste et chérie,  
 Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

DEUX JEUNES GARÇONS.

Loin de nous les leçons timides,  
 Loin de nous les leçons perfides  
 Et les vils préjugés que la France a vaincus.  
 Levons notre tête affranchie,  
 Et que le printemps de la vie  
 S'embellisse toujours du printemps des vertus.

LES JEUNES GENS.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons la douceur de nos chants ;  
 Salut, mère auguste et chérie,  
 Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

DEUX JEUNES FILLES.

*(S'adressant aux autorités qui président la fête et  
 aux institutrices.)*

De la fleur protégez l'enfance ;  
 Dirigez son adolescence ;  
 Un jour elle rendra tous les bienfaits reçus.  
 De la fleur nous sommes l'image,  
 Et l'heureux printemps de notre âge  
 S'embellit sous vos yeux du printemps des vertus.

## LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons la douceur de nos chants ;  
 Salut, mère auguste et chérie,  
 Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

## UN HOMME ET UNE FEMME.

*(Après la proclamation des noms des élèves de l'un et de l'autre sexe qui ont remporté les prix dans le cours de l'année.)*

Vous dont la gloire vient d'éclorre,  
 Recevez, méritez encore  
 Des vertus et des arts le prix noble et flatteur ;  
 Et que les palmes fortunées,  
 Croissant ainsi que vos années,  
 Jusqu'à vos derniers jours conservent leur fraîcheur.

## LES HOMMES ET LES FEMMES.

Jeunesse brillante et chérie,  
 Mêlez à notre voix la douceur de vos chants ;  
 Venez, en ce jour la patrie  
 Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

## DEUX HOMMES.

*(S'adressant aux jeunes citoyens qui sont en âge d'être armés.)*

Devant vous, jeunesse fidèle,  
 S'ouvre une carrière plus belle.  
 Du peuple souverain vous connaissez les droits :  
 Qu'ils restent gravés dans votre âme ;  
 La république vous réclame  
 Et vous arme du fer défenseur de ses lois.



## LES HOMMES ET LES FEMMES.

Salut, espoir de la patrie,  
 Pour elle réservez et vos bras et vos chants ;  
 Salut, cette mère chérie  
 Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

## DEUX JEUNES CITOYENS, après l'armement.

Ce fer, guidé par la prudence,  
 Soutiendra l'honneur de la France :  
 Du peuple souverain il défendra les droits.  
 Nous jurons à la république  
 La haine du joug monarchique,  
 Le mépris de la mort et le maintien des lois.

## LES JEUNES CITOYENS.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons et nos bras et nos chants ;  
 Salut, mère auguste et chérie,  
 Tu ne rougiras point de tes nouveaux enfans.

## CHOEUR GÉNÉRAL.

## LES JEUNES GARÇONS ET LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons la douceur de nos chants ;  
 Salut, mère auguste et chérie,  
 Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

## LES JEUNES CITOYENS.

Salut, immortelle patrie,  
 Pour toi nous réservons et nos bras et nos chants ;

Salut, mère auguste et chérie  
Tu ne rougiras point de tes nouveaux enfans.

**LES HOMMES ET LES FEMMES.**

Salut, espoir de la patrie,  
Pour elle réservez et vos bras et vos chants;  
Salut, cette mère chérie  
Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

---

---

 LE VAISSEAU *LE VENGEUR*.
 

---



Sur l'Océan jamais la France  
 Ne déploya tant de grandeur.  
 Son bras, de l'Anglais oppresseur  
 Punissait la longue insolence ;  
 Du joug de ces tyrans, et si vils, et si fiers,  
 Qui toujours sur le nombre ont fondé leur courage.  
 Nos libres matelots affranchissaient les mers ;  
 Leurs chants républicains échauffaient le carnage ;  
 Et quel que soit l'arrêt du sort,  
 Ils tiendront leur serment : la victoire ou la mort !

Mais bientôt à leurs vœux les vents sont infidèles,  
 D'un souffle contraire emporté,  
 Le Vengeur combat seul, de la ligne écarté.  
 Quatre flottantes citadelles  
 De leur canon sur lui dirigent tous les feux.  
 Il y répond : long-temps le succès est douteux.

La voile déchirée aux vents laisse un passage ;  
 Le rapide boulet emporte le cordage ;  
 La vergue, sans appui, frappe les mâts rompus ;  
 Ils se brisent, et le navire  
 Au gouvernail n'obéit plus ;

Et nos braves marins de dire :

« Feu, tribord ! feu, bas-bord ! Des voiles et des mâts  
 » Servent à qui veut fuir, mais nous ne fuirons pas. »

Ces mots augmentent leur audace.

Deux vaisseaux d'Albion, de débris tout couverts,  
 S'éloignent du combat ; d'autres ont pris leur place.  
 Du Vengeur cependant les membres entr'ouverts,  
 Laissent de toutes parts entrer l'onde fatale :

Plus d'espoir ! La flotte rivale

Criaît à nos guerriers : « Imprudents ! rendez-vous ;  
 » Baissez ce pavillon, ou vous périrez tous. »

« Eh ! quoi ! la superbe Angleterre

» Dans ses ports verrait le Vengeur

» Suivre lâchement un vainqueur ?

» Quel affront pour la France entière !

» Nous libres, nous républicains,

» Par un marché honteux achetant notre vie,

» Nous pourrions nous livrer à votre perfidie ?

» Et des fers chargeraient nos mains ?

» A nous déshonorer, osez-vous bien prétendre ?

» Les Français aujourd'hui ne savent plus se rendre. »

Ainsi parlant, nos matelots

Déjà poursuivis par les flots,

Montent sur le tillac : en signe de leur joie,

De tous côtés leur main déploie

Les pavillons aux trois couleurs ;

Et la flottante flamme, et les pavois vainqueurs.

Les chapeaux qui couvraient leur tête

Sont élevés dans l'air comme en un jour de fête.

La mer s'ouvre ; ces mois heureux

Consolent leur âme héroïque :

France ! Liberté ! République !

Ils disent, et les flots se referment sur eux.

Troupe invincible et magnanime,  
De votre dévouement sublime  
La France instruit l'univers.  
De sa reconnaissance entendez les concerts.  
Du vaisseau que votre courage  
Refusa de livrer à l'infâme Albion,  
Elle suspend la noble image  
Aux voûtes de son Panthéon ;  
Au piéceau fidèle elle ordonne  
De vous reproduire à nos yeux,  
Et sur l'immortelle colonne  
Elle écrit vos noms glorieux.  
Ces noms éclatans dans l'histoire,  
De nos jeunes marins orneront la mémoire ;  
Et dans tous les combats, ces enfans de l'honneur,  
Se ressouviendront du Vengeur.

---

## RADOTAGE.



De notre Pinde le grand maître  
 A dit : Rien n'est beau que le vrai.  
 Mais sur notre Pinde peut-être  
 Le beau vieillit, et maint essai  
 Nous promet sa chute prochaine.  
 La sottise est féconde et vaine.  
 Vous le voyez, un vrai nouveau  
 Qui ne veut rien de la nature,  
 Un vrai, dont la raison murmure,  
 Menace le vrai de Boileau.  
 Les novateurs à la critique  
 Opposent la faveur publique,  
 Celle au moins de leurs feuilletons,  
 De leurs amis, de leurs patrons,  
 Et du commis à la boutique.

D'où vient que loin du droit chemin  
 Se disperse leur vague essaim ?  
 Une femme élégante et belle  
 Avertit les yeux et le cœur.  
 O quelle gloire et quel bonheur  
 D'en faire une amante fidèle !  
 Mais combien de fâcheux rivaux,  
 De jours et de nuits sans repos !  
 Que de soins peut-être inutiles !  
 Non, non ; abaissons nos désirs

Cherchons des conquêtes faciles,  
 Et moins cher payons nos plaisirs.  
 On prend quelque laide grisette ;  
 Soudain sa laideur est beauté ;  
 Et la crédule vanité  
 Y voit une Vénus complète.

Plurès a le talent des mots ;  
 Son esprit est dans son oreille ;  
 On ne sait où son cœur sommeille :  
 Il arrondit son style faux,  
 Orne le vide et le colore ;  
 Et l'ampleur d'un habit pompeux  
 De sa muse à la voix sonore  
 Cache le squelette honteux.

Quand Despréaux voulait écrire,  
 Si riche de pensers divers.  
 Il avait quelque chose à dire,  
 Et le disait en quelques vers.  
 A genoux devant sa méthode,  
 On s'en fait une plus commode.  
 Nous écoutons peu les bavards,  
 Mais nous les lisons, et sans peine  
 Nous suivons tous les longs écarts,  
 Et les détours, et les retards  
 De nos romans à la douzaine.  
 En trois volumes leurs auteurs  
 Etendent l'intrigue légère  
 De quelque amourette vulgaire,  
 Et leur goût enseigne aux lecteurs.  
 Comme on file un enfant à faire.

Romanciers, favoris des cieux,  
 Vous seuls vraiment avez des yeux.  
 La nature est pour vous sans voiles.  
 O combien de pensers profonds,  
 Combien de sentimens féconds,

Dans un clair de lune ou d'étoiles  
 Un précipice ? avidement  
 J'écoute sa voix sympathique.  
 Un désert ? quel tressaillement  
 A cette voix si romantique !  
 Dans les ruines, dans les bois,  
 Sous les rochers, partout des voix  
 Je hais la tienne, sottie histoire.  
 Chez toi jamais d'illusion ;  
 Rien pour l'imagination :  
 Ta froideur glace ma mémoire.  
 Il faut refaire le passé.  
 Déjà l'ouvrage est commencé.  
 Oui, nous allons de notre France  
 Retoucher les siècles obscurs,  
 Siècles de sang et d'ignorance,  
 Dont nous ferons des siècles purs.  
 Fiers barons, faciles baronnes,  
 Gros abbés d'abbesses mignonnes,  
 Princes et voleurs suzerains,  
 Maîtresses, royales catins,  
 Brigands avec ou sans couronnes,  
 Soyez vierges et presque saints.

Auteurs, on a dans cette lice  
 Profit et gloire : courez tous.  
 Certes, le moment est propice,  
 Et les paris s'ouvrent pour vous.  
 Le vrai toujours est inflexible ;  
 Il désenchante ; quels regrets !  
 Eh bien ! combattez ses progrès ;  
 Réenchantez, s'il est possible.  
 Les sciences et la raison  
 Gênent un peu notre Apollon.  
 Vous le savez, ces malheureuses,  
 Dont nous dédaignons le soutien,  
 Froides et quelquefois railleuses,  
 A la prose, aux rimes pompeuses,



Résistent et ne passent rien.  
Mais ce sont personnes tranquilles ;  
Quand elles sifflent, c'est tout bas ;  
Avec elles point de débats.  
Chantez pour gens moins difficiles ;  
Chantez haut ; du bruit, des éclats :  
Il est des oreilles débiles  
Que persuade le fracas.  
Quittez la prosaïque plaine ;  
Cherchez sur la cime lointaine  
Du vieux Liban, du vieux Athos,  
La nébuleuse rêverie,  
La sublime niaiserie,  
Et la vaste sensiblerie  
Des grands romans à grands pathos ;

---

## VERS

POUR LE BUSTE DE M. LE COMTE FRANÇAIS.



POMPE, grandeurs, tout change et passe,  
Et la fausse gloire est sans trace.  
Enfant des arts, dont la fierté,  
Aux vertus, à leur noble audace,  
Béserve un salut mérité,  
Dans ce buste cher au Parnasse  
Honore l'immortalité!



## MADRIGAL

A MADAME DE T....



Now, jamais un chant plus flatteur  
N'embellit deux lèvres de rose;  
La flûte avec moins de douceur  
Vient chatouiller l'oreille qui repose.  
Ces accens que l'amour vous apprend à former  
Se font entendre au cœur encor mieux qu'à l'oreille :  
Heureux qui peut ouvrir cette bouche vermeille,  
Et plus heureux cent fois qui peut vous la fermer.

---

## LE PRIX.



« QUELLE est la femme dans Paris  
La plus digne d'un pur hommage,  
Et qui, toujours aimable et sage,  
Sur son sexe obtiendrait le prix,  
Si ce doux prix était d'usage? »  
Ainsi le puissant Obéron,  
Des sylphes le premier, dit-on,  
Parlait à ses quatre confrères  
Qui sur notre ingrate cité,  
Où leur nom n'est plus répété,  
Etendent leurs soins tutélaires.  
Celle que je couronnerais,  
Dit l'un d'eux, sévère pour elle,  
Fuirait cette palme nouvelle.  
La douceur est dans tous ses traits.  
Elle a reçu de la nature  
Cette grâce, noble parure  
Que l'art jaloux n'imité pas.  
Son rire n'a jamais d'éclats.  
Des beaux arts amante timide,  
Dans l'âge encore où des plaisirs  
Son sexe léger est avide,  
Loin d'un monde bruyant et vide,  
Elle se fait d'heureux loisirs.  
Ses discours, au bon goût fidèles,  
N'ont point de vaine ambition ;

Mais son imagination  
A la raison donne des ailes.  
Le second s'exprime en ces mots :  
Je pense qu'à votre suffrage  
Une autre a des titres égaux.  
A ses enfans elle partage  
Son amour, ses soins, son repos.  
Sur leurs penchans, qu'elle redresse,  
Veille incessamment sa tendresse.  
Son exemple éloquent instruit  
Leur cœur et leur raison novice ;  
Mais, étrangère à l'artifice,  
Pour eux elle redoute et fuit  
Ces éclairs d'un esprit factice  
Qui souvent présagent la nuit.  
Obéron gardait le silence.  
Une autre encore à votre choix,  
Dit le troisième, aurait des droits.  
De l'amitié sa bienveillance  
Exagère les douces lois.  
Par leur sort qui change et varie,  
Ses amis tourmentent sa vie.  
Elle adopte tous leurs destins ;  
Pour eux elle craint, elle espère :  
Et, quand se lève un jour prospère,  
Prévoit des orages lointains.  
O combien oet excès l'honneur !  
Elle gémit sur leurs malheurs ;  
Mais le temps a séché leurs pleurs,  
Lorsque les siens coulent encore.  
Une autre, disait le dernier,  
Présente un modèle aussi rare.  
Le destin pour elle est avare  
De la santé, ce bien premier  
Dont jamais rien ne dédommage,  
Surtout dans le printemps de l'âge,  
Que seul il ferait envier.  
Sans soins pour elle et sans alarmes,

Sa souffrance est calme toujours :  
C'est pour d'autres qu'elle a des larmes,  
Des plaintes, de touchans discours.  
Sa voix douce et pure console ;  
Son sourire est une leçon ;  
Ce monde si froid, si frivole,  
Sur sa bouche aime la raison.  
Ainsi la rose bienfaisante  
Que battent les vents importuns,  
Pendant sa tête languissante,  
Exhale encor ses doux parfums.  
« A ces femmes, dit le Génie,  
» Il faudrait un prix glorieux.  
» Au moins que l'équité publie'  
» Leur exemple si précieux.  
» Prenez ce soin ; et qu'un poète,  
» Expiant de vaines chansons,  
» Dans ses vers proclame leurs noms. »  
Tous répondent : C'est Antoinette.

---

## LE RUISSEAU.




Au sein d'un asile champêtre  
 Où Damis trouvait le repos,  
 Le plus paisible des ruisseaux,  
 Parmi les fleurs qu'il faisait naître,  
 Roulait nonchalamment ses flots.  
 Au campagnard il prit envie  
 D'emprisonner dans son jardin  
 Cette eau qui lui donnait la vie.  
 Il prépare un vaste bassin  
 Qui reçoit la fleur étonnée.  
 Qu'arriva-t-il ? un noir limon  
 Trouble bientôt l'onde enchaînée :  
 Cette onde se tourne en poison.  
 La tendre fleur à peine éclos  
 Sur les bords penche tristement ;  
 Adieu l'œillet, adieu la rose,  
 Flore s'éloigne en gémissant.  
 Ce ruisseau, c'est l'amour volage ;  
 Ces fleurs vous peignent les plaisirs  
 Qu'il fait naître sur son passage.  
 Des regrets et des vains soupirs  
 Ce limon perfide est l'image ;  
 Et pour le malheureux bassin,  
 Ou assure que c'est l'hymen.

## AUX FLATTEURS.



O vous qui prodiguez sans cesse  
Votre encens aux pieds des Crésus,  
Ou qui chatouillez l'âme épaisse  
De quelques nouveaux parvenus ;  
Malheureux, si la flatterie  
Enrichit enfin son auteur,  
Flattez donc ; l'or vous justifie,  
Vous n'en serez que pour l'honneur.  
Mais non, votre espérance est vaine ;  
Malgré les soins les plus suivis,  
On perd ses ongles et sa peine  
A gratter des marbrus polis.





## PROLOGUE

## DU POÈME DES ROSECROIX.



Une voix douce me rappelle  
 Au Pinda que j'avais quitté (1) ;  
 Et c'est la voix de la beauté :  
 Docile, j'y reviens pour elle.  
 Sera-t-il heureux mon retour ?  
 De ce mont qui trompe la vue  
 La cime, déjà dans la nue,  
 S'élève encor de jour en jour.  
 Essayons. Si la poésie  
 Invente, et vit de fiction,  
 Elle vit surtout d'action :  
 Loins donc la nouvelle hérésie.  
 Mais je veux de fraîches couleurs ;  
 Je veux le sourire et les pleurs.  
 De Laure le conseil me guide ;  
 Avant le mien, son goût rapide  
 Dans mon sujet a vu des fleurs.  
 Plus belle que ma belle Isaure,  
 Si le ciel avait placé Laure  
 Au temps où vivaient mes Danois,  
 Doux chef-d'œuvre de mon poème,  
 D'Alkent et du diable lui-même  
 Elle aurait fait des Rosecroix.

(1) *Je reviens m'amuser encore  
 Au Pinda que j'avais quitté.*

Gresser, la Chartreuse

## A M. FRANÇAIS,

DIRECTEUR-GÉNÉRAL DES DROITS RÉUNIS, EN LUI ENVOYANT  
MON POÈME DES ROSE-CROIX.



Bien loin du Pactole superbe,  
Qui sous vos yeux roule son or,  
Le Permense égare sur l'herbe  
Une onde claire et sans trésor.  
Mais ses rives ont leur parure ;  
Mais ses flots sont harmonieux ;  
Et votre Pactole orgueilleux  
N'eut jamais ni fleurs ni murmure.  
Un moment laissez là les Droits,  
Et souriez aux Rosecroix,  
Vous, orateur sans verbiage,  
Vous dont l'esprit peut tout saisir,  
Vous, l'homme intègre de notre âge,  
A qui seul je dois mon loisir.  
En lisant certain badinage,  
Qui sur certain fleuve surnage,  
Certaines gens ont cru rougir.  
Leur pudeur à l'aigre langage  
Va sans doute se radoucir.  
Ils voulaient ma muse plus sage :  
Pour eux et pour moi quel dommage  
Si sagesse n'est pas plaisir !

---

 A MONSIEUR

 LE CHEVALIER DE PARNY.
 

---



D'ANACRÉON ô digne émule !  
 Heureux favori des neuf Sœurs,  
 Toi dont les écrits enchanteurs  
 Ont parmi nous ressuscité Tibulle,  
 Des Grâces chante harmonieux,  
 Peintre charmant de la tendresse,  
 Que de fois tes vers amoureux  
 Ont rendu mon cœur envieux  
 De tes talens, de ta maîtresse !  
 Et cependant, je le confesse,  
 J'ai quelquefois été tenté  
 De douter de son existence...  
 Et sa candeur, et sa beauté,  
 Qu'embellissait son innocence,  
 Et ses rendez-vous si fréquens,  
 Et ses combats, et sa défaite,  
 Semblaient à mes yeux de vingt ans,  
 Des créations du poète.  
 Dans les tableaux voluptueux  
 Que traçait ta plume légère,  
 Je pensais que, d'un rêve heureux  
 Carressant la douce chimère,  
 Tu chantaes les amours des dieux  
 Avant d'en célébrer la guerre.

Long-temps j'ai cru que de la terre  
 Ton modèle était exilé;  
 J'ai cru que ton gazon foulé,  
 Ne l'avait été qu'à Cythère.  
 Pardonne une erreur passagère !  
 Lorsqu'au mépris du plus tendre serment,  
 Ton *Eléonore* infidèle  
 Trahit tes vœux, changea d'amant,  
 A son inconstance aisément  
 Je reconnus une mortelle ;  
 A ce sexe ingrat et charmant  
 L'inconstance est si naturelle !  
 Mais ne lui cherchons pas querelle ;  
 Tout change sur la terre, et peut-être à nos yeux  
 Il plairait beaucoup moins, s'il aimait un peu mieux.  
 D'ailleurs si ta jeune maîtresse,  
 En échappant à ta tendresse,  
 A trompé tes soins amoureux,  
 Tu peux au moins, dans ta tristesse,  
 Tu peux dire : Je fus heureux !  
 Des souvenirs délicieux  
 De tes yeux font couler des larmes,  
 Et pour l'amant que l'on rendit heureux  
 Les souvenirs ont toujours quelques charmes.  
 Avec un doux ravissement  
 On lit les tiens, on les relit sans cesse !  
 Dans des vers où le sentiment  
 S'unit à la délicatesse,  
 Où le poète, avec adresse,  
 Laisse toujours apercevoir l'amant,  
 Tu nous as peint de ta jeunesse  
 Et les plaisirs et les tourmens.  
 Que de tableaux frais et charmans  
 A su t'inspirer la parjure !  
 Ils sont vrais comme la nature ;  
 Comme elle ils seront de tous temps.

~~~~~  
RÉPONSE.

10 février 1806.

Vous me louez, monsieur, et le public ne veut aujourd'hui que des satires. Il vous pardonnera peut-être en faveur de la facilité et de la grâce du style. D'ailleurs il vous saura gré de pincer les femmes en les caressant ; les femmes elles-mêmes souriront, et leur sourire est pour un poète le plus doux des succès.

Recevez, monsieur, mes remerciemens, et soyez sûr que mes vœux vous suivront dans la carrière périlleuse où l'impression va vous lancer.

PARRY.



## VERS

## AU JEUNE ALFRED RÉGNIER.



UN Alfred, brillant dans l'histoire,  
Fut législateur et guerrier ;  
Dans quinze ans, à tes vœux la Gloire  
Ouvrira ce double sentier.  
De tes aïeux, l'un (1) à la France  
Donne son sang et ses exploits ;  
L'autre (2), noble organe des lois,  
Toujours veille pour l'innocence.  
Heureux enfant ! tu choisiras.  
Mais de *Thémis*, mais de *Pallas*,  
Le front est quelquefois sévère ;  
Pour l'adoucir, tu leur diras :  
Mesdames, regardez ma mère.

(1) *Le Maréchal Duc de Taranto.*

(2) *Le Grand-Juge, Duc de Massa.*

---

**RÉPONSE****A DES VERS DU JEUNE G.....**

DANS UN couplet que l'aimable gaîné  
Dans son délire un jour fit naître,  
Tu me promis (il t'en souvient peut-être)  
De ne jamais flatter ma vanité :  
Cependant aujourd'hui tu me nommes ton maître.  
Et tu le dis en vers charmans.  
Jeune auteur, est-ce ainsi qu'on tient à ses sermens?

---

---

 CONSEILS A M. DE G.....

EN RÉPONSE A SA ROMANCE.



J'AI lu tes jolis vers. J'approuve ton projet,  
 Chante et prends tour à tour et les fleurs et les belles.  
 Tu ne pouvais choisir un plus heureux sujet ;  
 Mais n'imites jamais ces romances nouvelles,  
 Où sous le nom de jeune troubadour  
 Un auteur fait hurler la raison et l'amour,  
 Ou bien, changeant de ton, se fait donner au diable  
 A force d'amabilité :  
 Et sans pitié chaque jour nous accable  
 Du poids de sa légèreté.

Suis toujours la nature , et tes vers sauront plaire.  
 Point de faux ornemens : pour vêtement, l'Amour  
 Ne doit jamais avoir qu'une gaze légère.  
 Jadis il allait nu ; mais son aimable mère  
 D'un voile transparent le couvrit un beau jour.  
 L'Amour remercia la reine de Cythère ;  
 Il n'en trompe que mieux la timide bergère.

Auprès des femmes ne va pas  
 De leurs vertus, de leurs appas,  
 Réciter d'un air fat une ennuyeuse liste :  
 Plais, aime sans fadeur G....., et dans leurs bras,  
 Elles te vengeront de plus d'un journaliste.



---

 IL FAUT AIMER (1).
 

---



Vous qui de l'amoureuse ivresse  
 Fuyez la loi,  
 Approchez-vous, belle jeunesse,  
 Ecoutez-moi.  
 Votre cœur a beau se défendre  
 De s'enflammer ;  
 Le moment vient, il faut se rendre,  
 Il faut aimer.

Hier, au bois, ma chère Annette  
 Prenait le frais :  
 Elle chantait sur sa musette,  
 N'aimons jamais.  
 M'approchant alors par derrière  
 Sans me nommer,  
 Je dis : vous vous trompez, ma chère,  
 Il faut aimer.

En rougissant la pastourelle  
 Me répondit :  
 D'amour la flèche est trop cruelle,  
 Ou me l'a dit.

(1) Cette romance a été insérée dans l'almanach des Muses de 1777. Elle est de Parny, ainsi que la musique qui se trouve à la fin du volume.

A treize ans le cœur est trop tendre  
 Pour s'enflammer :  
 C'est à vingt ans qu'il faut attendre  
 Pour mieux aimer.

Lors je lui dis : La beauté passe  
 Comme une fleur ;  
 Un souffle, bien souvent, l'efface  
 Dans sa fraîcheur :  
 Rien ne peut, quand elle est flétrie,  
 La ranimer :  
 C'est quand on est jeune et jolie  
 Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte  
 Cédez un peu ;  
 Cet amour dont vous avez crainte  
 N'est rien qu'un jeu.  
 Annette soupire et commence  
 A s'alarmer.  
 Mais ses yeux avaient dit d'avance  
 Il faut aimer.

L'air était frais, l'instant propice,  
 Le bois touffu.  
 Annette fuit, le pied lui glisse,  
 Tout est perdu.  
 L'Amour, la couvrant de son aile,  
 Sut l'animer :  
 Hélas ! je vois trop, me dit-elle,  
 Qu'il faut aimer.

Les oiseaux, témoins de l'affaire,  
 Se baisaient mieux ;  
 L'onde, plus tard qu'à l'ordinaire,  
 Quittait ces lieux ;

Les roses s'empressaient d'éclorre  
 Pour embaumer,  
 Et l'écho répétait encore  
 Il faut aimer.

---

## CHANSON.



Lorsque la tendre tourterelle  
 Le soir ne revient pas au nid,  
 L'époux affligé la rappelle,  
 La rappelle et languit.

Plus douloureux est mon martyre  
 Loin de l'objet de mon amour ;  
 Et mon cœur désolé soupire,  
 Soupire nuit et jour.

Aux lieux qu'embellit ma maîtresse,  
 O vous tous qui portez vos pas,  
 Consolez-la dans sa tristesse,  
 Et dites-lui tout bas :

Ton ami, jeune Eléonore,  
 Est toujours fidèle à sa foi :  
 Il te regrette, il t'aime encore,  
 Il n'aimera que toi.

Si pourtant gentille bergère,  
Douce et respirant le plaisir,  
Veut faire un voyage à Cythère,  
Amour, viens m'avertir.

Non que je puisse être infidèle ;  
Eléonore ne crains rien.  
Mais las ! elle est si loin ma belle !  
Amour, tu m'entends bien ?

---



## **NOTES.**



# NOTES.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARNY (1).



Ma raison craint vos vers ; je les relis encore.  
Comme poète et comme amant,  
O chanteur heureux d'Éléonore,  
Vous devez tromper doublement.  
Je ne me berce point de flatteuses chimères.  
Dangereux séducteur, je vous fuis, et je dois  
Avertir nos beautés trop simples, trop sincères,  
De ne point se fier à votre douce voix,  
A vos louanges mensongères.  
Quand vous peignez l'Amour, soit heureux, soit jaloux  
Le seul Tibulle est votre guide :  
Vos chants sont aussi purs, aussi vrais, aussi doux :  
Mais j'ose vous croire, entre nous,  
Plus fripon que l'aimable Ovide :  
Ovide cependant est trop ingénieux,  
Et toujours dans vos vers le sentiment respire :  
Oui, du bûcher funèbre où, volant dans les cieux,  
Tibulle de ses sœurs a reçu les adieux,  
Les Grâces, les Amours vous ont porté sa lyre  
Humide encor des pleurs qui coulaient de leurs yeux.

(1) En réponse aux vers qui se trouvent tom. 1<sup>er</sup>, p. 75.



Ils dictèrent surtout la champêtre journée (1)  
 Où loin de la cité, quatre couples heureux,  
 Sur une rive fortunée,  
 De l'antique âge d'or font revivre les jeux.  
 Que de cette journée, hélas ! trop passagère,  
 J'aime les tableaux séduisants !  
 Que ne puis-je en secret la passer tous les ans  
 Avec une seule bergère !  
 Maudît soit le censeur dont la sévérité  
 Dans sa feuille coupable osa, dit-on, médire  
 D'un poème charmant, par l'Amour inventé.  
 Pour le punir de sa satire,  
 Qu'il aime sans espoir, et que de la beauté  
 Jamais il n'obtienne un sourire (2).

FONTANES.

(1) Voyez tom. II, pag. 1.

(2) Il a paru dans le *Mercur de France* une critique très-injuste de ce poème, où l'auteur a su rassembler dans un cadre heureux les tableaux les plus riens de la mythologie. P.

## ÉPITRE

## A MONSIEUR DE PARNY (1).



Lorsque, docile à votre voix,  
 J'osai pour la seconde fois  
 M'aventurer sur le Parnasse  
 Et risquer enfin au grand jour  
 Quelques vers, enfans de l'Amour,  
 Craintif jusque dans mon audace,  
 A part moi je disais : « Encor  
 Si le Tibulle de notre âge  
 De mes travaux, par son suffrage,  
 Favorisait le jeune essor,  
 Je sentirais plus de courage. »

Vous exaucez mes vœux secrets,  
 Un sourire de votre muse  
 Séduit mes juges qu'elle abuse,  
 Fait la moitié de mon succès,  
 Le reste encore est votre ouvrage,  
 Du tendre amour si quelquefois  
 J'ai su parler le vrai langage,  
 Oui, c'est à vous que je le dois.

(1) Voyez les vers de Parny. tom. 1<sup>er</sup>, pag. 99.

Comme les vers de La Fontaine,  
 Vos vers, ô chanteur séducteur !  
 Ont la puissance d'Hypocrène ;  
 Ils ont un charme inspirateur.  
 Leur pure et douce mélodie  
 Quand ma veine s'est refroidie,  
 Ranime à l'instant ma langueur ;  
 Je sens renaître dans mon cœur  
 La flamme d'un heureux délire,  
 Et mes doigts courent sur la lyre.  
 Mais votre art est mystérieux :  
 Pour les secrets qu'il vous révèle  
 J'ai l'ardeur des vœux de Sémèle :  
 Imitex le maître des dieux.  
 Ah ! je conçois qu'à son aurore,  
 Lorsque la vie est dans sa fleur,  
 L'amant chéri d'Éléonore  
 D'Albane ait trouvé la couleur  
 Pour peindre un objet enchanteur  
 Que ses regrets suivent encore.  
 Mais, mon cher Tibulle, entre nous,  
 Adoriez-vous toutes les belles  
 Que vous peignez de traits si doux ?  
 Ou, si vous fîtes comme Appelles,  
 Sous quels climats aimés des cieux,  
 De cent portraits délicieux  
 Avez-vous trouvé les modèles ?  
 Vous vous taisez, peintre discret !  
 Je trahirai votre secret.

Dans l'art d'aimer novice encore,  
 Vos premiers vers venaient d'éclorre :  
 Un songe, présent d'Apollon,  
 Sur les hauteurs de l'Hélicon  
 Vous montra les Dieux de la terre.  
 Le Jupiter, enfant d'Homère,  
 La Trinité des Indiens,  
 Odin, ce foudre de la guerre.

Entouraient le Dieu des chrétiens,  
Vainqueur et roi de ces païens.

Apollon se lève et commence :  
« Au sein de cette belle France,  
Où les femmes ont des autels,  
Un poète vient de paraître :  
Cypris et moi l'avons fait naître.  
Délices promis aux mortels,  
Il a reçu de la déesse  
La grâce et la délicatesse,  
Un charme exquis de vérité,  
D'élégance et de volupté.  
Qu'il puisse encor voir sans nuages  
Le plus parfait de nos ouvrages,  
Cette beauté, l'amour des dieux,  
Et dont le temple est dans les cieux.  
Du plus aimable des prophètes  
Venez, séduisantes houris,  
Venez caresser d'un souris  
Le plus sensible des poètes,  
Le plus cher de mes favoris.  
Que les beautés mélancoliques  
Qui parent leurs traits pudiques  
Du léger voile de brouillards,  
De mon fils charment les regards.  
Venez encor, ô memagères  
Du brave et redoutable Odin.  
Vous que brûle l'amour divin,  
D'un Dieu de paix tendres épouses,  
Ah ! de grâce, ne fuyez pas ;  
De vos mystérieux appas  
Vénus, Hébé seraient jalouses. »

Poison de notre vanité,  
Toi qui perdis jadis un ange,  
Douce et funeste louange,  
Quel cœur jamais t'a résisté ?

A sa voix ces ombres heureuses  
Sous cent formes voluptueuses  
S'avancent, et sous vos yeux  
Passent les merveilles des cieux.  
Hélas ! ces beautés angéliques,  
Légères comme les vapeurs  
Dont nous admirons les couleurs,  
Les apparitions magiques,  
Sur l'aile agile du sommeil  
Pouvaient s'envoler au réveil.  
L'Amour lui-même en traits de flamme  
Grava leur image en votre âme.  
Heureux enfans de vos loisirs,  
Les portraits de toutes ces belles,  
Que vous donnez pour des mortelles,  
Sont de célestes souvenirs.

M. TISSOT.

---

---

 A MONSIEUR DE PARNY (1).
 

---



Un ton facile, un abandon aimable,  
 Sont le cachet de vos charmans écrits ;  
 Et quand le goût s'est perdu dans Paris,  
 Que vous êtes recommandable  
 D'avoir du naturel et d'en sentir le prix !  
 D'autres feignent d'aimer ; vous chantez votre flamme ;  
 Votre vers amoureux est l'accent de votre âme.  
 L'art n'égalera pas la sensibilité  
 Racontant le plaisir que le cœur a goûté.  
 Vous en marquez toutes les circonstances,  
 Et ces détails attachent vos lecteurs.  
 Savourez, de Parny, les plus douces faveurs,  
 Et faites-nous toujours vos confidences.

Par M. le Comte DE SCHOWALOW.

(1) Voyez la réponse de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 113.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE PARNY,

QUI AVAIT CHANTÉ L'INCONSTANCE (1).

1782.

IL n'est point d'erreurs éternelles,  
 Point d'éternel engagement ;  
 Enfin, chevalier, librement  
 Tu vas te servir de tes ailes.  
 • En France on est imitateur ;  
 Avec houlette et panetière,  
 Nous avons vu plus d'un auteur  
 Arborez déjà ta bannière ;  
 Déjà nos amans, deux à deux,  
 Allaient végéter en silence  
 Et s'ennuyer à qui mieux mieux,  
 A force de persévérance ;  
 Enfin tu vas guérir la France  
 D'un travers trop accredité,  
 Et, grâce à ta résipiscence,  
 Partout tu vas être cité  
 Pour l'apôtre de l'inconstance.  
 Il t'en a coûté sûrement  
 De persifler l'amour fidèle ;

(1) Voyez la réponse de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 115.

Éléonore était si belle,  
Tu lui promis si tendrement  
De n'aimer, de n'adorer qu'elle ;  
J'étais ton rival malgré moi :  
Dieux ! combien je désire encore  
De trouver une Éléonore,  
Et de la chanter comme toi !  
Mais je reviens à ton adage,  
Il n'est point de longues amours :  
Pourvu que l'on aime toujours  
Qu'importe que l'on soit volage.  
Partant de là, je te prédis  
Des conquêtes toujours nouvelles ;  
Aime, trompe toutes les belles,  
Mais sans t'attendre au Paradis.....  
En est-il pour les infidèles ?

*M. le Comte DE LAMUSSE.*

---



## A MONSIEUR

## LE CHEVALIER DE PARNY (1).



MALGRÉ votre éloge indulgent,  
 Prêts à s'armer de rigorisme,  
 Mes chers lecteurs, en me jugeant,  
 Ne croiront pas à l'optimisme.  
 Ce n'est point Pope assurément,  
 Ni Platon, ni Pangloss lui-même  
 Dont l'esprit créa ce système ;  
 Il fut le rêve d'un amant.  
 Que l'amour vous inspire encore,  
 Portez long-temps son doux lien ;  
 Chantez Zulmia, Eléonore ;  
 C'est dans leurs bras que tout est bien.

FONTAINE

(1) Voyez les vers de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 117.

## A PARNY

EN LUI ENVOYANT L'ARISTÉNÈTE FRANÇAIS. (1).



Toi qui n'offris jamais les grâces sans ceinture !  
 Toi qui dans tes écrits, vainqueurs de la censure,  
 Rends Vénus plus piquante en la parant de fleurs !  
 De quel œil, cher Parny, verras-tu mes acteurs  
 Exposer au grand jour la timide nature ;

Et, dans leurs coupables ardeurs,  
 Préférer le plaisir à la volupté pure  
 Qui naît de l'union des cœurs ?  
 Amant délicat des neuf sœurs !

Chacune, eu soupirant, te lit à sa toilette.  
 Le lendemain du jour qu'une belle t'achète,  
 Maint feuillet de ton livre, imprégné des odeurs  
 Du doux jasmin, de l'ambre ou de la violette,  
 Dit l'accueil qu'on a fait à tes vers séducteurs.

Ce n'est pas là le sort de cet Aristénète,  
 Dont sans doute le nom, le seul nom, par hasard,  
 A pénétré dans ta retraite.

On me lit, je le crois ; mais comment ? à l'écart,  
 A huis clos... Dieu tout seul sait la faveur secrète  
 Des doux tributs payés à mon code égrillard ;

(1) Voyez la réponse de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, p. 119.

Tandis qu'avec éclat, sonnant de la trompette,  
De Boston à Madagascar,  
La Déesse aux cent voix complaisamment répète  
Ton nom cher aux Amours, et, sur son étendard,  
Annonce que dans ton ouvrage  
On voit revivre à chaque page  
Théocrite, Tibulle et le Gentil-Bernard.

Par FÉLIX NOGARRY.

## A. M. DE PARNY (1).



*L'hymen fait un devoir d'aimer,  
L'amour rend ce devoir aimable.*

BERNIS.

août 1804.

Dur, chante des amours ; oui, poète des grâces,  
Point d'adieux éternels, ni de sombres disgrâces ;  
Point d'exil, de refus, ni d'injustes mépris :  
De mes feux, à la fin, j'ai recueilli le prix.  
Le mystère charmant, ces transports, cette ivresse  
Qu'un favorable hymen permet à ma tendresse,  
Des plaisirs les plus doux ont comblé mon ardeur.

Papillon d'Idalie, errant de fleur en fleur,  
Je faisais répéter l'inconstance à ma lyre ;  
Pouvais-je soupçonner, dans mon triste délire,  
Cette sécurité d'un amour satisfait  
Qui triomphe sans crainte, et jouit sans regret ?  
Avais-je pu connaître, en mon erreur funeste,  
Tout ce que réservait de pur et de céleste  
L'aimable Eléonore à ma fidélité ?  
Près d'elle, dans ses bras, quelle félicité !  
L'étude et les plaisirs se partagent ma vie.

(1) Voyez les vers de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 120.

Loin des grands, de la cour, et surtout de l'envie,  
 Je chante le bonheur, ou le goût du moins.  
 A lui plaire, à l'almer je borne tous mes soins.  
 Parcourt-elle ces bois, mystérieux asile ;  
 C'est Psyché s'égarant sous la feuille mobile,  
 Ou Flore en ses jardins qui moissonne des fleurs  
 Dont son teint délicat efface les couleurs.  
 Même en lisant tes vers, ou ton rival Tibulle,  
 Qui promettait la gloire à mon esprit crédule,  
 Paraît-elle à mes yeux, belle de ses attraits ?  
 De désirs et d'amour m'enivrant à longs traits,  
 Je me lève, l'embrasse, et, malgré moi, j'oublie  
 Ton épître facile, et l'amant de Délie,  
 Livres, muses, beaux vers, ma lyre. . . je ne vois  
 Que l'objet enchanteur, que l'objet de mon choix :  
 De myrte, de jasmin, sa tête est couronnée :  
 Adolphe, tendre fruit d'un heureux hyménée,  
 Me tend ses faibles bras, ou de sa jeune main  
 Dans ses jeux indiscrets dévoile ce beau sein.  
 Qu'elle couvre à l'instant, que la pudeur protège.  
 O tableau ravissant et digne du Corrègel  
 Mon épouse a souri : le ciel est dans mon cœur,  
 Et j'ai réalisé le rêve du bonheur.

M. DE LABOUISSÉ.

## A M. DE PARNY,

EN LUI ENVOYANT LE POÈME DE L'AMOUR MATERNEL (1).



A toi, très-aimable païen,  
 Demi-sacré, demi-profane,  
 Bon poète, mauvais chrétien,  
 Qu'Apollon sauve et que Dieu damne !  
 Chante Satan et Belzébuth,  
 Caresse l'Amour et sa mère :  
 A la vertu, matrone austère,  
 Je consacre un chaste tribut.  
 Mes vers n'ont rien qui scandalise :  
 Dans l'oratoire de Vénus  
 On répète tes Oremus :  
 Tu plaisantes, je moralise.  
 Nous avons chacun notre emploi ;  
 Ainsi, dans la même famille,  
 J'édifierai la mère, et toi  
 Tu feras soupirer la fille.  
 Tu célèbres la volupté,  
 Moi, la tendresse maternelle :  
 Ma part est la vie éternelle,  
 La tienne l'immortalité.

MILLEVOYE.

(1) Voyez les vers de Parny, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 121.

---

 IMITATION

## EN VERS DE L'IDYLLE PERSANE,

INTITULÉE LE TORRENT (1).



La foudre a retenti sur ces monts orageux :  
 Les flots tombés des nues  
 Ont grossi le torrent ; et rapide, et fangeux,  
 Il descend à travers des routes inconnues,  
 Et frappe les échos du sourd mugissement  
 Qui l'accompagne en son passage :  
 Viens, Zaphné, viens ; après l'orage  
 Il est doux de s'asseoir sur le bord du torrent :  
 Sur le bord du torrent qui, du haut des montagnes,  
 Précipite ses flots dans les vastes campagnes.

J'aime ce lieu désert ; oui, j'y suis près de toi ;  
 Appuyé sur mon bras ton corps vient de s'étendre,  
 Et ton front s'est penché sur moi.  
 Répète-moi le chant mélodieux et tendre,

(1) Plusieurs poètes ayant tenté de traduire en vers la prose de Parry, nous pensons que le lecteur nous saura gré de le mettre à même de comparer ces différents essais avec l'original.

Le chant d'amour, Zaphné, j'aime à l'entendre.  
 Le souffle du matin qui glisse en murmurant.  
 Sur la fleur rajeunie,  
 Est moins doux que ta voix, prodige d'harmonie ;  
 Cependant j'entendrai, même au bruit du torrent :  
 Même au bruit du torrent qui, du haut des montagnes,  
 Précipite ses flots dans les vastes campagnes.

Aux doux accens qui pénètrent mon cœur,  
 Plus doux encor succède ton sourire.  
 Il promet le baiser, ton sourire enchauteur,  
 Ange d'amour, et ta bouche respire  
 La rose au parfum odorant :  
 Protège-nous, sois discret, ô torrent !  
 Sois discret, ô torrent, qui, du haut des montagnes,  
 Précipite ses flots dans les vastes campagnes.

Le baiser d'une amante allume le désir.  
 Quoi ! ta pudeur hésite ?  
 Pourquoi mettre un retard à l'instant du plaisir ?  
 Zaphné, sur l'onde qui s'agite,  
 Regarde cette fleur qu'emporte le courant :  
 Déjà sa trace au loin disparaît et s'efface :  
 Sur les siles du temps ainsi la beauté passe,  
 Et le temps est à fuir plus prompt que ce torrent :  
 Plus prompt que ce torrent qui, du haut des montagnes,  
 Précipite ses flots dans les vastes campagnes.

Mais ce nouveau sourire  
 M'a-t-il permis d'oser ?  
 Oui, ton refus expire  
 Dans un nouveau baiser.  
 Ne crains rien : ce séjour ne saurait t'exposer.  
 Aux regards indiscrets que ta pudeur redoute.  
 Tous ces rameaux, entrelacés en voûte,  
 Offrent à nos plaisirs un abri rassurant :  
 Les ramiers des forêts ont pu seuls nous y suivre,  
 Et de la volupté dont l'amour nous enivre



Les soupirs sont perdus dans le bruit du torrent,  
 Dans le bruit du torrent qui, du haut des montagnes,  
 Précipite ses flots dans les vastes campagnes.

M. GABRIEL RICHONNE.

---

## AUTRE.



La voix des aquilons a grondé sur nos têtes ;  
 La foudre a sillonné les airs ;  
 Et le torrent fangeux, grossi par les tempêtes,  
 Fait mugir l'écho des déserts.  
 Viens, ma Zaphné, suis-moi sous cet épais feuillage.  
 Le printemps habite ces lieux ;  
 Nous verrons le torrent qui frappe le rivage  
 Et bondit en flots écumeux.

Tu cèdes mollement à mon bras qui t'entraîne,  
 Ton front se penche sur mon sein,  
 Et je crois respirer avec ta douce haleine  
 Le souffle embaumé du matin ;  
 Des accords de ta voix charme ce lieu sauvage,  
 J'entendrai tes chants amoureux,  
 Oui, malgré le torrent qui frappe le rivage  
 Et bondit en flots écumeux.

Dans ces tendres accords la volupté soupire. . . .  
 Je sens tous les feux du désir. . . .  
 Viens, reçois ce baiser qu'appelle ton sourire,  
 Ange d'amour et de plaisir!

Des parfums les plus doux j'ai goûté l'assemblage  
 Dans ce baiser délicieux.  
 Sois discret, ô torrent qui frappes le rivage,  
 Et bondis en flots écumeux !

Mais d'où vient ta rougeur ? quoi ! ton amour timide  
 S'oppose à des plaisirs si doux !  
 Regarde cette fleur que, dans son cours rapide,  
 Cette onde emporte loin de nous :  
 O Zaphné ! cette fleur est ta fidèle image,  
 Et le temps échappe à nos vœux,  
 Plus prompt que le torrent qui frappe le rivage  
 Et bondit en flots écumeux.

Dans un nouveau baiser expire ta colère :  
 Un nuage voile tes yeux....  
 Que peux-tu craindre encor ? Le ramier solitaire  
 Est le seul hôte de ces lieux.  
 Ces jeunes citronniers couvrent de leur feuillage  
 Cet asile mystérieux,  
 Et nos soupirs brûlans meurent sur le rivage,  
 Au bruit du torrent écumeux (1).

M. JUSTIN GENSOU.

(1) Cette idylle a été traduite en prose et avec infiniment de grâce par M. Parvy : je n'ai cherché qu'à l'imiter, ne pouvant espérer de mieux faire. (Note de l'auteur.)

## A U T R E.



Le ciel s'épure et le vent orageux  
 N'agite plus le pin de la montagne ;  
 Mais du torrent les flots impétueux  
 Avec fracas roulent dans la campagne.  
 Viens, ma Zaphné : dans ces sauvages lieux  
 Le doux printemps trouve encore un asile ;  
 Viens, ma Zaphné, sous un ciel plus tranquille,  
 T'asseoir au bord du torrent écumeux.

Sans le donner promets-tu le bonheur,  
 Baiser d'amour, dont le feu me dévore ?  
 Le flot rapide entraîne cette fleur. . . .  
 Fleur de beauté passe plus vite encore.  
 A couronner le plus doux de mes vœux  
 Belle Zaphné, quoi ! ton amour hésite ?  
 Songes-y bien, le temps se précipite  
 Comme les flots du torrent écumeux.

Ange d'amour tange de volupté !  
 Pour ton amant, ta présence chérie  
 Fait d'un désert un séjour enchanté,  
 Seul avec toi, j'y veux passer ma vie  
 Fille charmante ! en sons mélodieux  
 Fais retentir ta voix flexible et tendre

Qu'elle me plaît ! Oh ! que j'aime à l'entendre  
S'unir au bruit du torrent écumeux.

Mais tu souris ! tu ne te défends plus. . . .  
Ta bouche s'offre au baiser qu'elle implore.  
Dans un baiser expire ton refus. . . .  
O ma Zaphné ! que peux-tu craindre encore ?  
Hors ces ramiers, comme nous amoureux,  
Nous sommes seuls dans toute la nature :  
De tes soupirs se perd le doux murmure  
Dans le fracas du torrent écumeux.



---

# TABLE

## DU TROISIÈME VOLUME.

---

|                   |      |    |
|-------------------|------|----|
| NOTICE sur Parny. | Page | 1  |
| Goddam! poème.    |      | 2  |
| Prologue.         |      | 3  |
| Chant premier.    |      | 5  |
| Chant deuxième.   |      | 12 |
| Chant troisième.  |      | 18 |
| Chant quatrième.  |      | 24 |

### POÉSIES MÊLÉES.

|                              |    |
|------------------------------|----|
| A Éléonore.                  | 35 |
| Les Imprécations.            | 38 |
| Prière au Sommeil.           | 36 |
| A Aglaé.                     | 37 |
| A un amant.                  | 38 |
| Sur la maladie d'Éléonore.   | 39 |
| A M. le chevalier de Bertin. | 40 |
| A M. le chevalier de Parny.  | 41 |
| Réponse.                     | 42 |
| Portrait.                    | 43 |
| A M. de F.                   | 44 |
| A M. le chevalier de Parny.  | 46 |
| Réponse.                     | 47 |
| Courroux d'un amant.         | 48 |

|                                                                                                  |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Hymne pour la fête de la jeunesse.                                                               | Page 49 |
| Le Vaisseau LE VENGEUR.                                                                          | 54      |
| Radotage.                                                                                        | 57      |
| Vers pour le buste de M. le comte Français.                                                      | 61      |
| Madrigal à madame de T....                                                                       | 62      |
| Le Prix.                                                                                         | 63      |
| Aux Flatteurs.                                                                                   | 67      |
| Le Ruisseau.                                                                                     | 66      |
| Prologue du poème des Rose-Croix.                                                                | 68      |
| A M. Français, directeur-général des droits-réunis,<br>en lui envoyant mon poème des Rose-Croix. | 69      |
| A M. le chevalier de Parny.                                                                      | 70      |
| Réponse.                                                                                         | 72      |
| Vers au jeune Alfred Régnier.                                                                    | 73      |
| Réponse à des vers du jeune G....                                                                | 74      |
| Conseils à M. de G....., en réponse à sa romance.                                                | 75      |
| Il faut aimer.                                                                                   | 76      |
| Chanson.                                                                                         | 78      |

## NOTES

|                                                                  |     |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| A M. le chevalier de Parny.                                      | 83  |
| Épître à M. de Parny.                                            | 85  |
| A M. de Parny.                                                   | 89  |
| A M. le chevalier de Parny, qui avait chanté l'in-<br>constance. | 90  |
| A M. le chevalier de Parny.                                      | 91  |
| A Parny, en lui envoyant l'Aristéuète français.                  | 93  |
| A M. de Parny.                                                   | 95  |
| A M. de Parny, en lui envoyant le poème de l'Amour<br>maternel.  | 97  |
| Imitation en vers de l'idylle persane intitulée le<br>Torrent.   | 98  |
| Autre.                                                           | 100 |
| Autre.                                                           | 102 |